

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

## SOMMAIRE

	Pages
EMILE SIMON .....	Une rencontre avec Camus ..... 271
ROGER ARNALDEZ.....	La philosophie de Nietzsche..... 279
RENÉ MARAN .....	Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage ..... 298
JEAN DUPERTUIS .....	Education Créatrice ..... 303
GEORGES DUMANI .....	Le Temps de Souffrir..... 342

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE



*Cet été...*

... Sera-ce Paris, Londres, Genève, Bruxelles, Rome ?  
Peut-être ne le savez-vous pas encore ? Peut-être hésitez-vous à éparpiller un congé relativement court, en train, ou en car ou même en avion ? Peut-être votre budget ne prévoit-il pas tant de frais de déplacement ?

Mais êtes-vous SUR DE PARTIR ? Oui ?.. Alors, téléphonez aujourd'hui même à G. PAVID et Cie. Ils vous donneront le moyen de parcourir les plus longues distances dans le temps le plus court, avec des frais ne dépassant pas deux millièmes au kilomètre. Dès lors plus d'horaires compliqués, de retards. Vous aurez à votre arrivée votre PEUGEOT, vous aurez votre carnet de triptyque qui vous permettra de passer par toutes les douanes librement, vous aurez votre essence à la taxe.

Et vous ne payerez que L.Eg. 327

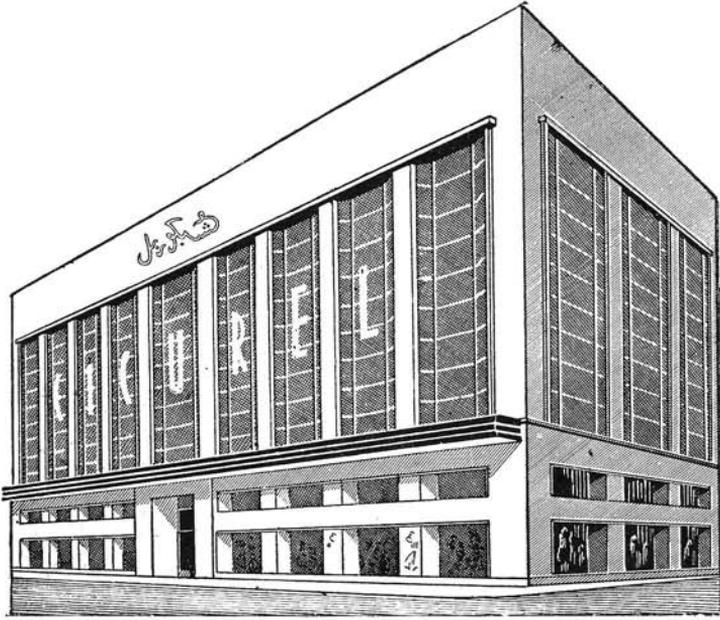
*Maison Pavid  
Rue Elfi Bey - Le Caire -*

---

**CHEMILA**

nouveautés

le caire·paris



**Grands Magasins**

*Cicurel*

S. A. E.

**Les magasins les plus élégants d'Égypte**

R. G. C. 26426

# L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR — TEL. 59082-3

---

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—  
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R.C. 19 —  
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

---

OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS  
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-  
HYDROGENE — AIR COMPRIME  
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE  
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM  
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE  
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE  
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

# NOUVEAUTÉS

# D'HIVER

AUX  
ÉTABLISSEMENTS

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

# LA REVUE DU CAIRE

---

## UNE RENCONTRE AVEC CAMUS

Depuis que j'avais lu *l'Etranger*, *le Mythe de Sisyphe* et *la Peste*, une multitude de questions brûlaient ma curiosité à l'endroit de Camus. Il me semblait que l'homme détenait des secrets que l'écrivain nous dérobaient dans ses ouvrages ou qu'il ne nous découvrait qu'à demi, — les éléments d'une éthique en particulier, ou d'un style de vie, qui lui permettaient de résoudre pour lui-même les contradictions et les difficultés qui hantent la plupart de ses livres. Je voulais l'amener à expliciter quelques-uns de ces secrets qui lui donnent la force d'aller au delà du point où s'arrêtent ses personnages, au delà du lieu absurde où Sisyphe voit son rocher retomber. Je n'oserais dire que j'ai obtenu de Camus toutes les réponses que j'espérais. Du moins, ai-je appris cette chose étonnante qu'il n'avait pas commencé sa vie par le déchirement, mais par l'accord et par la plénitude, et donc qu'il avait rencontré hors de lui-même les motifs objectifs de sa révolte et de son désir d'attenter au destin.

Mais voici quelles étaient mes questions :

### I.

—Il y a un personnage dans votre roman de *La Peste*, (il s'appelle Rambert, je crois), qui, pendant que ses concitoyens s'agitent et se démènent au milieu du fléau, pendant qu'ils s'évertuent à mettre leur

esprit au diapason du malheur, demeure calme, inchangé, hors d'atteinte et répète à plusieurs reprises qu'il veut maintenir quant à lui, ses yeux obstinément fixés sur le Bonheur (le bonheur qui s'incarne pour lui hors de la Peste dans une femme qu'il aime et qu'il veut retrouver). Il dit bien qu'il y a quelque honte à vouloir être heureux tout seul, et d'ailleurs il collabore de son mieux à la lutte contre le fléau, mais il n'empêche que dans son esprit, cette idée du bonheur demeure cachée comme l'instance dernière à laquelle il rapporte tous ses actes.

Ne pensez-vous pas qu'on pourrait en effet fonder une très pure morale sur cette idée de bonheur, fâcheusement confondue dans l'esprit de certains avec le laisser-aller, le plaisir, la vie facile ? Le bonheur est pourtant une vertu très haute et fort malaisée à conquérir, (quoi de plus rare d'ailleurs qu'un homme heureux ?)

Face à une morale chrétienne qui n'a que trop tendance à proposer la souffrance comme une valeur suprême, comme un moyen du moins d'atteindre aux plus hautes valeurs, ne croyez-vous pas qu'on puisse valablement affirmer qu'il n'y a pas de plus impérieux devoir pour l'homme que celui de réaliser dès ici-bas, pour lui-même et pour les autres, la meilleure qualité de bonheur possible ?

L'image d'un homme heureux, — activement, victorieusement heureux, — de quel exemple ne serait-elle pas pour notre siècle déchiré, prostré dans la croyance à la fatalité de sa souffrance, englué dans la jouissance morbide de cette fatalité !

—Oui, pour le bonheur. Mais sans exclusive. L'erreur vient toujours d'une exclusion, dit Pascal. Si on ne recherche que le bonheur, on aboutit à la facilité. Si on ne cultive que le malheur, on débouche dans la complaisance. Dans les deux cas, une dévaluation. Les Grecs savaient qu'il y a une part

d'ombre et une part de lumière. Aujourd'hui, nous ne voyons plus que l'ombre, et le travail de ceux qui ne veulent pas désespérer est de rappeler la lumière, les midis de la vie. Mais c'est une question de stratégie. Dans tous les cas, ce à quoi il faut tendre, ce n'est pas à l'achèvement, mais à l'équilibre et à la maîtrise.

## II.

—Un des passages les plus saisissants de votre livre est celui où l'on assiste aux souffrances et à l'agonie d'un tout jeune enfant que la peste a frappé. Le spectacle de cette agonie suscite chez le Docteur Rieux une révolte qui n'est pas sans rappeler celle dont on trouve l'écho ou l'éclat dans tous vos livres.

N'est-il pas permis d'induire en effet que cette souffrance des enfants — combien inutile, combien monstrueuse et injustifiable — est l'une de ces évidences qui vous conduisent à refuser de croire en ce que les Chrétiens appellent la Providence Divine, qui vous amènent à considérer la Création comme une grande oeuvre manquée ?

A cette souffrance, le Chrétien ne peut guère opposer qu'un acte de foi. Dans votre livre, le Père Paneloux répond au Dr. Rieux qu'il faut aimer ce qu'on ne peut pas comprendre, et quoique la souffrance des enfants soit une vérité humiliante pour l'esprit et le coeur, il faut la vouloir, puisque Dieu la veut, et s'en remettre à lui du soin de la justifier.

Mais cet acte de foi du chrétien, cette soumission de la raison à l'injustice la plus scandaleuse, n'est qu'une démission et qu'un acte de fuite. C'est pour se sauver lui-même que le Chrétien accepte ici de croire, pour sauver la paix de son âme.

La seule attitude digne de l'homme est celle du Dr. Rieux qui *refuse même en esprit de pactiser avec*

*le mal* et met en oeuvre toutes les ressources de son intelligence et de son coeur pour chasser la souffrance hors des domaines de l'homme.

N'est-ce pas le fond de votre pensée ?

—L'obstacle infranchissable me paraît être en effet le problème du mal. Mais c'est aussi un obstacle réel pour l'humanisme traditionnel. Il y a la mort des enfants qui signifie l'arbitraire divin, mais il y a aussi le meurtre des enfants qui traduit l'arbitraire humain. Nous sommes coincés entre deux arbitraires. Ma position personnelle, pour autant qu'elle puisse être défendue, est d'estimer que si les hommes ne sont pas innocents, ils ne sont coupables que d'ignorance. Ceci serait à développer.

Mais je réfléchirais avant de dire comme vous que la foi chrétienne est une démission. Peut-on écrire ce mot pour un Saint Augustin ou un Pascal ? L'honnêteté consiste à juger une doctrine par ses sommets, non par ses sous-produits. Et, du reste, bien que je sache peu sur ces choses, j'ai l'impression que la foi est moins une paix qu'une espérance tragique.

Ceci dit, je ne suis pas chrétien. Je suis né pauvre, sous un ciel heureux, dans une nature avec laquelle on sent un accord, non une hostilité. Je n'ai donc pas commencé par le déchirement, mais par la plénitude. Ensuite... Mais je me sens un coeur grec. Et qu'y a-t-il donc dans l'esprit grec que le christianisme ne puisse admettre ? Beaucoup de choses, mais ceci en particulier : les Grecs ne niaient pas les dieux, mais *ils leur mesuraient leur part*. Le Christianisme qui est une *religion totale*, pour employer un mot à la mode, ne peut admettre cet esprit où l'on fait seulement la part de ce qui doit, à son sens, avoir toute la place. Mais cet esprit-là peut très bien admettre, au contraire, l'existence du christianisme. N'importe quel chrétien intelligent vous dira qu'à ce compte, il préfère-

rait le marxisme, si seulement le marxisme le voulait bien.

Ceci pour la doctrine. Reste l'Eglise. Mais je prendrai au sérieux l'Eglise chrétienne quand ses chefs spirituels parleront le langage de tout le monde et vivront eux-mêmes la vie dangereuse et misérable qui est celle du plus grand nombre.

### III.

La plupart de vos livres, Camus, tendent à mettre en évidence, d'une manière ou d'une autre, l'incohérence douloureuse, l'absurdité fondamentale du monde et de la vie.

Mais, pour un écrivain, le simple fait d'écrire ou de créer suffit-il à *exorciser l'absurde*, à maintenir en suspens le rocher de Sisyphe prêt à l'écraser ? Croyez-vous à une vertu transcendante de l'acte d'écrire ? — Ou pensez-vous d'une manière plus générale, que toute action efficace, toute entreprise ordonnée soit d'un égal secours pour faire retrouver à l'homme le sens de son destin ?

—La révolte humaine a deux expressions qui sont la création et l'action révolutionnaire. En lui, et hors de lui, l'homme ne peut rencontrer au départ que le désordre et l'absence d'unité. C'est à lui qu'il revient de mettre autant d'ordre qu'il le peut dans une condition qui n'en a pas. Mais ceci nous entraînerait trop loin.

### IV.

Ne croyez-vous pas que ce qui aiguise en nous le sens de l'absurde, ce qui aggrave l'incohérence de nos destins, ce soit précisément les terribles événements que nous vivons, ces soubresauts d'une civilisation sur le point de périr, entrée en agonie depuis 1914, et

qui, à travers deux guerres mondiales, n'a pas encore réussi à découvrir les formes de la civilisation différente qui lui doit succéder ? De sorte qu'il n'y a plus aucune coordination, aucun rapport stable entre les individus et le milieu social au sein duquel ils sont appelés à se déployer normalement ?

—Le sentiment du tragique qui court à travers notre littérature ne date pas d'hier. Il a couru à travers toutes les littératures depuis qu'il en existe. Mais c'est vrai que la situation historique lui donne aujourd'hui son acuité. C'est que la situation historique suppose aujourd'hui la société universelle. Demain Hegel recevra sa confirmation ou le démenti le plus sanglant qu'on puisse imaginer. L'événement aujourd'hui ne met donc pas en question telle existence nationale ou tel destin individuel, mais la condition humaine tout entière. Nous sommes à la veille du jugement, mais il s'agit d'un jugement où l'homme se jugera lui-même. Voilà pourquoi chacun est séparé, isolé dans ses pensées, comme chacun est inculpé d'une certaine manière. Mais la vérité n'est pas dans la séparation. Elle est dans la réunion.

## V.

Les meilleurs parmi les écrivains d'aujourd'hui —vous en êtes— sont unanimement coalisés pour défendre ce qu'ils appellent, ce que nous appelons les libertés et les droits de l'individu.

Mais peut-être sommes-nous entrés dans un siècle où ces libertés et ces droits doivent revêtir un statut totalement différent de celui qu'ils avaient dans la société bourgeoise ? Peut-être, en les défendant dans l'absolu et dans l'abstrait comme nous faisons, sommes-nous en réalité prisonniers sans le savoir des formes anachroniques et périmées que ces valeurs ont revêtues. Peut-être faudrait-il repenser les libertés de l'individu

en fonction du monde moderne, en fonction de cette *civilisation de masses* (ces deux mots jurent d'être accouplés) vers laquelle s'acheminent les gigantesques sociétés qui à l'occident et à l'orient de l'Europe semblent destinées à recueillir notre succession ?

Nous menons grand tapage en particulier en faveur de la liberté de l'écrivain ce qui se traduit dans notre esprit en faveur de sa capacité d'opposition à la société. Pourtant cette opposition n'est qu'un accident dans la suite de l'Histoire.

Il a existé des époques, et peut-être sommes-nous à la veille d'en connaître une autre, où la grandeur d'un écrivain est en rapport direct avec la force de son adhésion au milieu social, avec sa *puissance représentative*. C'est seulement dans une société en voie de désagrégation que la vertu d'un écrivain est en rapport avec sa capacité de dissidence.

—Quand on défend une liberté, on la défend toujours dans l'abstrait jusqu'au moment où il faut payer. Je n'ai pas le goût de la dissidence pour la dissidence. Mais ce que vous dites justifierait, par exemple, un écrivain nationaliste allemand écrivant les *Nibelungen* dans un pays où Hitler aurait triomphé. Les *Nibelungen* seraient ainsi bâtis sur les os de millions d'êtres assassinés. Ai-je besoin de vous dire que c'est là un accord que j'estime trop cher ?

Par rapport à quoi la liberté réclamée par l'écrivain vous paraît-elle abstraite ? Par rapport à la revendication sociale. Mais cette revendication n'aurait aujourd'hui aucun contenu si la liberté d'expression n'avait été conquise au long des siècles. La justice suppose des droits. Les droits supposent la liberté de les défendre. Pour agir, l'homme doit parler. Nous savons ce que nous défendons. Et plus chacun parle au nom d'un accord. Tout *non* suppose, un *oui*. Je parle au nom d'une société qui n'impose

pas le silence, que ce soit par l'oppression économique ou l'oppression policière.

## VI

La société communiste — la société soviétique, plus précisément — refuse à l'écrivain la permission de s'absorber dans la recherche de ce que nous appelons les valeurs d'art. Elle dénonce cette recherche comme un formalisme régressif propre à détourner l'écrivain de sa tâche représentative.

Quelques-uns parmi les artistes ou les écrivains français d'aujourd'hui se sont associés à cette manière de voir. D'autres s'y associent en fait, qui ne sont pas tous communistes.

Ne pensez-vous pas qu'ils mettent tous également la culture en péril, faute d'avoir seulement compris en quoi réside la vertu essentielle de l'oeuvre d'art ?

—C'est un faux problème. Il n'y a pas d'art réaliste. (Même la photographie n'est pas réaliste. Elle choisit.) Et les écrivains dont vous parlez, utilisent, quoi qu'ils en disent, les valeurs de l'art. A partir du moment où il écrit autre chose qu'un tract, un écrivain communiste est un artiste, et il lui est impossible, par là, de jamais coïncider *parfaitement* avec une théorie ou une propagande. C'est pourquoi on ne dirige pas la littérature, on la supprime tout au plus. La Russie ne l'a pas supprimée. Elle a cru pouvoir se servir de ses écrivains. Mais ces écrivains, même de bonne volonté, seront toujours des hérétiques par leur fonction même. Ce que je dis se voit assez bien dans les récits d'épuration littéraire. C'est pourquoi ces écrivains ne mettent pas la culture en péril, comme vous dites. C'est la culture qui les met en péril. Et je le dis sans ironie, comme devant une absurde crucifixion et avec le sentiment d'une solidarité forcée.

## LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE

La philosophie de Nietzsche est née de celle de Schopenhauer, qui faisait de la volonté l'essence de l'univers. Mais tandis que ce dernier aboutissait à un pessimisme métaphysique profond, Nietzsche renverse les valeurs et aboutit sinon à l'optimisme, du moins à une doctrine d'affirmation et de force, qui s'oppose à la morale de la pitié et au goût de l'anéantissement qui caractérisent l'oeuvre de son prédécesseur.

Schopenhauer, en effet, voyait dans la volonté une puissance aveugle d'affirmation de soi qui arrivait à ses fins en inspirant à la multitude des individus qui constituent la nature, un vouloir-vivre aussi aveugle et irrationnel qu'elle. Ce vouloir-vivre se traduit par l'ensemble des passions et des désirs qui tourmentent les êtres et en particulier l'homme, qui les opposent les uns aux autres, qui les amènent à s'entre-détruire, pour subsister. L'homme, en tant qu'individu, cherchant à se conserver en lui-même et dans son espèce, est la dupe de la volonté qui le pousse ainsi à travailler pour elle seule. Par suite, il est livré à la souffrance, et la seule issue pour lui est, ou bien d'anéantir ses désirs en se détruisant, ou bien de les supprimer par une ascèse qui l'amène à transcender son être individuel, pour atteindre, dans une contemplation morale ou esthétique, la réalité unique et indivise qui constitue le monde, et dans laquelle il se perd.

C'est de là que part la réflexion de Nietzsche.

Pour lui aussi la volonté, ce qu'il appellera volonté de puissance, est ce qui constitue l'univers ; et à ses yeux, être, ce n'est pas subir l'existence comme si elle nous était donnée passivement ; ce n'est pas en jouir ; ce n'est pas en être le réceptacle et la laisser se dérouler en nous : c'est vouloir être, c'est s'affirmer. Et déjà, sur ce point, on aperçoit une différence radicale avec Schopenhauer, chez qui la volonté était représentée comme une puissance naturelle, comme une essence-force, comme une substance dynamique.

Chez Nietzsche, au contraire, la volonté n'est rien d'autre qu'un acte libre, qu'une décision énergique, ou, pour reprendre une vieille expression, un acte pur, qui, un peu comme le mouvement pur de Bergson, n'a pas besoin d'un mobile ni d'un moteur, en un mot d'une substance préexistante qui l'effectue. C'est là qu'apparaît l'existentialisme nietzschéen. Pour bien en saisir la nature examinons de plus près ce terme de comparaison que nous avons pris chez Bergson.

L'intuition commune du mouvement porte avant tout sur un mobile qui se meut mais qui préexistait à son propre mouvement dans un état d'immobilité : ainsi une voiture est d'abord arrêtée, puis elle se met en marche. Cette intuition commune revient donc à faire dépendre le mouvement du mobile et comme le mobile est ce qui est primitivement immobile, on en arrive à constituer le mouvement avec de l'immobile à partir de l'immobile ce qui autorise alors les paradoxes de Zénon.

Aussi Bergson pose-t-il la notion intuitive, d'ailleurs si difficile à saisir, d'un mouvement sans mobile, exclusif de toute immobilité, qui ne serait que mouvement, qu'élan, qu'énergie : le mouvement pur.

Il en est tout à fait de même pour la notion d'acte pur, telle qu'on peut l'appliquer à l'acte nietzschéen

de volonté. Nous dirons donc que l'intuition commune cherche, derrière tout acte, un agent, derrière toute affirmation volontaire, un être doué de volonté, qui préexiste sans faire usage de sa volonté. Or cette entité rend incompréhensible l'apparition soudaine du "fiat" qui constitue la volonté effective, la décision en exercicé. On voulait faire du mouvement avec de l'immobile ; on cherche maintenant à faire du volontaire à partir d'une essence ou d'une substance préexistante, dont la volonté ne serait qu'un attribut et à laquelle elle adhérerait d'une façon passive. Nietzsche, par contre, et pour éviter cette absurdité, pose une volonté toujours en acte, c'est-à-dire, dont l'être consiste à prendre des décisions ; il-identifie l'agent à l'acte volontaire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'agent distinct, en dehors de cet acte, mais qu'il se crée et se pose lui-même dans cet acte.

Cette transformation radicale du point de vue Schopenhauerien, sur la notion même de volonté, a amené Nietzsche, à supprimer la base du pessimisme de son maître. En effet, il n'y a pas d'individu, sorte de mobile qui serait mû par la Volonté, et qui, sous cette motion, serait ouvert à toutes les souffrances passives.

Sans doute, l'homme ordinaire peut-il avoir l'impression qu'il est le jouet de puissances qui le dépassent, qu'il est purement passif et entraîné dans sa passion, par des forces qui le saisissent au plus profond de lui-même, mais avec lesquelles il ne peut s'identifier, justement parce qu'entre elles et lui se dresse sa propre souffrance. De toutes façons donc, il y a chez Nietzsche comme chez Schopenhauer, un être qui est sacrifié à la peine et à la douleur : mais chez l'un, c'était l'individu ; chez l'autre ce sera l'homme ordinaire qui n'a pas la force de s'affirmer comme individu. Ou, en d'autres termes, Schopenhauer trouve un remède à la situation humaine, dans l'infra-individuel, dans la con-

templation mystique de l'Unique indivisé, Nietzsche le trouve dans le supra-individuel, dans la puissance qui assume les joies et les souffrances de l'individu humain, dans l'acte volontaire, seule réalité, qui les veut, les ratifie, les pose sur le plan supérieur de la vérité pure, sans nuages et sans illusion, en un mot dans le *surhomme*.

Ainsi l'existentialisme nietzschéen se construit sur le rejet absolu de toute espèce d'être préexistant aux actes. C'est, on le voit, la vieille notion philosophique du sujet qui est battue en brèche. L'homme n'est pas le sujet de ses actes ; ou encore, il n'apporte rien en agissant, qui serve à parfaire ou à orner en lui une nature subjective. Il n'est que *par* et *dans* ses actes ; il devient tel ou tel par ses actes ; il ne collectionne pas des attributs, dont l'acquisition l'enrichirait, mais il se transforme du tout au tout, dans chacun de ses actes, différent de lui-même à chaque fois, autant que ses actions diffèrent entre elles, c'est à dire indifférent aux qualités et aux valeurs transitoires qu'il revêt au passage, car peu importe qu'il soit ceci ou cela ; peu importe par conséquent, ce que lui donnent ses actions ; seule compte la puissance qui se déclare dans chaque acte ou encore l'affirmation qu'il renferme.

Ainsi, Nietzsche s'oppose violemment à toute espèce de calcul, selon lequel l'homme chercherait sans cesse à la suite de ses actions, à évaluer ses gains et ses pertes. L'homme nietzschéen est tout le contraire du sage économe, qui administrerait son âme et ses biens spirituels, comme sa maison et ses terres, cherchant le rendement et l'épargne. Aux yeux de Nietzsche mieux vaut cent fois l'échec final d'un Napoléon, que la bonne marche des affaires d'un bourgeois de Guizot.

L'échec ou le succès, en effet, ne mesurent pas directement la valeur de l'acte. Car bien souvent la médiocrité atteint ses fins, précisément parce qu'elles étaient elles-mêmes médiocres et donc à la portée de celui qui

se les proposait. Au contraire, les grands coeurs, qui ont de vastes desseins, c'est-à-dire qui ne visent pas des buts à la mesure de ce qu'ils sont, mais à la mesure de ce qu'ils veulent être, peuvent souvent les manquer. Mais ce qui compte dans leur vie, c'est d'avoir voulu être grands, car leur vie, en réalité, n'aura été faite que de cette volonté, et la grandeur, si elle doit être un couronnement sous lequel la volonté se repose dans la gloire, n'est plus que la plus méprisable des vanités.

Que l'on se garde donc de se complaire en soi-même. Nietzsche reprend l'antique idée présocratique de la mobilité universelle, qui enlève toute réalité à l'instant présent. Ce que nous pouvons contempler en nous, ce qui nous rend fiers de nous-mêmes, quand nous disons je *suis* tel ou tel, ce n'est plus déjà notre être actuel, c'est du passé fossilisé et mort ; s'il faut s'arrêter pour se glorifier, on ne peut alors se glorifier que de valeurs mortes. Nous n'atteignons les valeurs véritables que dans ce qui constitue la vie en mouvement, dans ce qui seul est capable de la promouvoir : l'acte de volonté.

Toute réflexion sur soi est une faute métaphysique, qui ravale l'homme, et que symbolise bien la légende d'Orphée. Il faut toujours aller de l'avant sans se retourner jamais, sinon on perd le talisman de la vie. La philosophie réflexive, celle qui élève les faux dieux que sont les essences éternelles, les substances et les natures, est condamnée sans appel.

On comprend alors le sens profond de la doctrine du renversement des valeurs, et celle du ressentiment. Présenter la morale de Nietzsche comme la dénonciation d'une ignoble envie que les faibles de ce monde porteraient aux forts et comme une remise en place des droits naturels de l'aristocratie humaine, c'est en laisser échapper toute la portée métaphysique, c'est rester aux lignes extérieures du symbole. Le message nietzschéen a toute l'ampleur philosophique du message

chrétien qu'il se propose de renverser et de remplacer. En effet, l'idée du surhomme se substitue à celle du saint, et la chute dans la simple humanité, résultat de cette complaisance vaniteuse qui pousse l'homme à se contempler et, pour cela, à se retourner vers soi, c'est-à-dire vers un homme fantomatique et mort, à se détourner du grand élan qui fait la vie, c'est une chute exactement comparable, point pour point, à celle d'Adam. L'homme est donc un pécheur ; un criminel qui limite et va jusqu'à arrêter en lui le flot de la vie ; il porte une main sacrilège sur cette sublime valeur qu'il devait servir et faire éclater dans ses actes volontaires ; c'est un déserteur de la vie. Le surhomme est par contre le fidèle, qui fait face à l'impérieux devoir de vivre, et qui est capable de s'engager sans calcul, sans espoir de récompense, uniquement par amour de la vie.

Ainsi le surhomme échappe aux alternatives vulgaires de l'optimisme et du pessimisme, puisqu'il n'escompte rien du résultat de ses actes ; du bien et du mal puisqu'il n'y a pour lui d'autre impératif que celui de vouloir vivre intensément, et que, son choix fait, il reste la seule source de toutes les valeurs, car ce choix exclut toute autorité extérieure ; enfin, du plaisir et de la douleur, puisque ces états psychologiques peuvent également servir, de résonateurs à la vie par leur intensité et leur violence : dans leurs états extrêmes, souffrance et plaisir se touchent et se réduisent à un sentiment vital exaspéré ; ce n'est que sous leurs formes banales qu'ils s'opposent et semblent incompatibles.

La pensée de Nietzsche est donc une pensée héroïque. Mais on peut ici se demander si elle ne trahit pas l'existentialisme pur, en réintroduisant, sous le nom de vie, une sorte de nature, qui ne différerait des essences classiques, que par son dynamisme absolu. En effet, la vie chez Nietzsche, c'est la vie biologique, celle

qu'étudie le savant, et en particulier le partisan de l'évolution. Or, une telle notion biologique n'est-elle pas, pour reprendre un terme de Spinoza, une notion commune, c'est-à-dire capable de convenir à une multiplicité d'êtres ? Un surhomme qui accepte la vie, se dévoue-t-il à une valeur différente de celle que sert un autre surhomme ? Autrement dit, la morale nietzschéenne ne serait-elle pas en définitive incapable de signaler ce que l'acte de volonté doit avoir de personnel, d'irréductible à tout autre ; et cette morale héroïque ne se réduit-elle pas à une morale générale, qui tomberait alors sous la critique qu'un Kierkegaard a faite des héros et de leurs exemples ?

Cette inflexion de l'existentialisme chez Nietzsche est due à son aversion pour toute espèce de faiblesse et aussi à l'héritage de Schopenhauer. Il a cru que la maladie, les infirmités développaient dans l'homme ce fameux ressentiment, contre les gens sains et florissants, dont J.P. Sartre nous donne un exemple dans le *Sursis*, quand il nous présente le pensionnaire d'un sanatorium, qui se réjouit de la guerre, parce qu'elle atteindra "les debout". Mais, quoi que l'on puisse dire du ressentiment nietzschéen, qui a été critiqué par Max Scheler, ce que Nietzsche n'a pas assez vu, c'est qu'il y a souvent chez le malade, une intense volonté de vivre, au point que l'on peut dire que la vie qu'il conserve est le fait de sa volonté. Ce cas serait même du nietzschéisme pur, et l'on peut s'étonner qu'une prédilection pour la force physique, pour le sang et la chair, ait conduit le philosophe à le négliger et à faire comme si l'acte de volonté n'était rien d'autre que l'éclatement d'une vie surintensifiée en nous, alors qu'il eût dû, s'il était resté fidèle à l'existentialisme, montrer au contraire que la vie dépend de l'acte de volonté, que l'homme est son propre créateur dans ce qu'il a d'humain. Mais sans doute, en suivant cette voie, aurait-il été conduit aux conclu-

sions qu'a formulées Scheler dans son *Homme du Ressentiment* ; c'est-à-dire qu'il aurait été forcé de reconnaître certaines valeurs morales qu'il considérerait comme des contre-valeurs ou des valeurs inversées : la résignation, l'humilité, la compassion, etc, en un mot les valeurs dites chrétiennes et qui sont en effet exposées dans l'Evangile des Béatitudes. En termes plus précis, l'erreur de Nietzsche a été de croire que l'acte de volonté n'était puissant et intense que s'il allait dans le sens dicté par les exigences de la vie biologique. S'il a eu raison d'affirmer que la valeur de cet acte ne dépendait pas du résultat obtenu, succès ou échec, il n'a pas été assez loin dans cet effort d'intériorisation de la volonté, puisqu'il a continué à la mesurer par un élément qui lui est extérieur et qui n'est autre que le penchant naturel de la vie biologique. Ce n'est pas la vie qui doit fixer à la volonté la direction de ses points d'application ; c'est au contraire à la volonté de déterminer le sens et l'orientation de la vie. Ainsi l'ascète qui renonce à toutes les satisfactions charnelles et sensibles, qui par conséquent marche contre le courant naturel des instincts physiologiques, n'en donne pas moins une impulsion déterminée à sa vie, pas au sens limité de vie biologique, mais au sens large de vie humaine, et l'intensité de son acte de volonté peut être, et est en fait, considérable.

Une autre cause de l'attitude de Nietzsche résulte probablement du point de départ de sa réflexion dans la pensée de Schopenhauer. Ce philosophe, on le sait, voit dans l'univers une force fondamentale, la volonté qui se traduit dans les divers êtres par le vouloir-vivre. L'homme, recevant individuellement cet instinct aveugle qui l'attache à la conservation et à la propagation de la vie, est dupe de la volonté et en souffre. Nietzsche n'a fait, pour ainsi dire, que relever le défi, en gardant le même schéma : le surhomme est celui qui sait ratifier en lui le vouloir-vivre, qui le prend à son compte,

qui dit oui à la vie. Mais il en résulte que le vouloir-vivre, l'élan vital, a une certaine préséance, et que l'acte de volonté ne peut s'exercer qu'en sa faveur. Un non de la volonté est inconcevable. L'homme qui prononcerait ce non, est, pour Nietzsche, un faible incapable de faire face à la vie, d'en éprouver les joies et les souffrances ; ce n'est pas un révolté puissant, qui puisse se créer une autre vie personnelle et intense, en s'opposant à la poussée des tendances vitales organiques. Et c'est justement la ruse des faibles d'avoir appelé force cette résistance spirituelle qui n'est en réalité qu'une vaine illusion. Il est certain qu'il y a des retranchements spirituels qui ne recouvrent que de la lâcheté, en particulier lorsqu'ils sont purement limités à des attitudes spirituelles. Mais ils ne doivent pas être confondus avec des luttes spirituelles réelles, dont les effets se font sentir dans toute la vie, et qui ont une influence jusque dans les conduites les plus matérielles et les plus charnelles. L'indifférence à l'égard du monde, cette évaison loin des problèmes concrets de la vie sont blâmables ; mais il n'y a là qu'un non évasif bien différent du non positif jeté à la face de certaines exigences de la vie physique.

\*  
\* \* \*

Tels sont, avec leur valeur et leurs défauts, les principes caractéristiques et directeurs de la pensée de Nietzsche. Et si maintenant, nous reprenons les grandes thèses qui ont fait la célébrité de la philosophie nietzschéenne, nous pourrions facilement les rattacher aux intuitions fondamentales et en pénétrer le sens exact.

Un des traits essentiels des philosophies du XIXe siècle est incontestablement le goût de l'histoire et des considérations évolutionnistes. Le temps, avec Hegel,

devient le moyen même au travers duquel se révèle l'Esprit et par lequel il se crée dans la succession de ses manifestations. Mais Nietzsche, en vertu de ses spéculations sur l'acte de volonté et de la tournure biologique de sa pensée, devait s'opposer énergiquement à l'idée d'une maturation continue de l'être humain le long des différentes époques historiques. Il écrit dans les *Considérations inactuelles*: "Il est possible de vivre presque sans souvenir et même de vivre heureux : l'animal le montre bien. Mais il est tout à fait impossible de vivre le moins du monde sans oubli. Ou pour exprimer mon idée plus simplement encore : il y a un certain degré d'absence de sommeil, de rumination, de sens historique qui endommage l'être vivant et enfin le conduit à sa perte, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une culture.

Or le responsable de cette "décadence", (Nietzsche emploie le terme français dans son oeuvre) c'est l'esprit (Geist). L'esprit c'est le lot des faibles, qui les rend plus avisés (kluger) et leur permet de duper les forts. "J'entends par esprit, écrit Nietzsche... la prévoyance, la patience, la ruse, la feinte, la grande maîtrise de soi et tout ce qui est *mimicry*" (*Crépuscule des idoles*). On voit tous les rapports de l'esprit avec le temps : car la prévoyance et la patience, les combinaisons qui doivent s'appuyer sur les calculs et l'opportunité, le "kalpos" des grecs, ne vont pas sans la durée temporelle. C'est que précisément, le faible qui ne se sent pas assuré en lui-même, a besoin de toutes ces précautions, de ces constructions de remparts que sont ses prévisions et ses machinations. Le raisonnement du faible, c'est que le temps usera le fort, la force du fort, qu'imprudemment il met en oeuvre, pendant que lui, il se sert du temps pour édifier un rempart contre le temps. "Le temps pour nous", formule trop célèbre, qui prend ici toute sa valeur.

En d'autres termes, le temps, l'histoire, servent à élever des puissances "temporelles", à "réaliser" des biens. Le faible finira par se définir uniquement par ses richesses, par ses alliances. Isolé, réduit à lui-même, il devient inconcevable à ses propres yeux. "Thésauriser est fait de villain" écrivait Rabelais. Effectivement le surhomme nietzschéen, le noble, se gardera de cette tentation de l'*avoir*. La lutte qu'engage sa volonté est étrangère à tout désir de butin. C'est la grosse erreur de Darwin d'avoir fait reposer son explication sur le principe du "struggle for life". On lit dans le *Crépuscule des idoles* : "La fameuse lutte pour la vie me paraît pour l'instant supposée plus que démontrée. Elle se rencontre, mais comme exception; la vie ne se présente pas dans son ensemble comme un état de dénuement, de famine; elle est bien plutôt richesse, surabondance, et même aveugle dissipation. Là où on lutte, on lutte pour la puissance... Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature". Certes on voit s'affronter ici deux esprits radicalement opposés : l'esprit anglais et l'esprit allemand. Et Nietzsche de dénoncer avec dégoût le sot et naïf optimisme anglosaxon qui croit que l'évolution conserve par sélection les races et les individus les mieux armés pour la vie. L'évolution, l'histoire dont l'objet est la masse, conserve ce qui fait masse, c'est-à-dire l'immense troupeau des faibles. L'évolution darwinienne est une régression; l'histoire n'est que la suite d'une longue décadence, dont les grandes étapes sont : Israël, le christianisme, le socialisme. "Ce qui me frappe le plus fortement quand je jette les yeux sur les grands destins des hommes, c'est que je vois toujours le contraire de ce que Darwin et son école voient ou veulent voir avec leur sélection en faveur des plus forts, des meilleurs produits et du progrès de l'espèce. C'est tout juste le contraire que l'expérience fait toucher du doigt : l'ef-

facement des réussites, l'inutilité des types supérieurs, l'inévitable emprise des types moyens et même inférieurs à la moyenne" (*Volonté de puissance*).

Pour résumer cette position catégoriquement anti-historique de Nietzsche, rien n'est plus net que ce passage des *Considérations inactuelles* : "La non-historicité est semblable à une atmosphère enveloppante dans laquelle seulement s'engendre la vie". Sans doute l'homme n'est-il pas étranger à l'histoire : car il a sa propre histoire, mais c'est une histoire qu'il a à faire. "Il est vrai que... ce n'est que par la force d'utiliser le passé pour en faire de la vie, et de tirer du passé de quoi en faire à nouveau de l'histoire (Ges-chichte) que l'homme devient homme : mais dans une surabondance de l'histoire (Historie) l'homme cesse d'être" (*ibid*). Il est donc clair maintenant que l'histoire, que rejette Nietzsche, ce n'est que celle qui prétendrait produire l'homme et les valeurs humaines. Mais il conserve l'histoire conçue comme la propriété qu'ont les actes intemporels de remettre en cause tout un passé qu'ils assument pour le faire revivre, transformé et enrichi. Notre vie ne se déroule pas, ne se déploie pas dans l'histoire, elle ne trace pas son sillon individuel dans une histoire universelle : elle fait exister l'histoire en se déterminant à chaque instant par un recommencement absolu, hors du temps, dans la mesure où elle consent à ratifier le passé, ou un certain passé, celui qu'elle veut, en restant libre dans son choix. Elle n'est donc jamais liée à l'histoire. "L'histoire est au service de la vie, pour autant qu'elle est au service d'une puissance non historique" (*ibid*). Et cette puissance, c'est la volonté dans son acte pur.

Ainsi, de même qu'il refusait le réalisme d'une substance préexistante qui eût été le sujet de nos actes, Nietzsche refuse le réalisme de l'histoire qui se présenterait comme la matrice universelle de nos désirs,

de nos idées, de nos besoins et de nos desseins. L'histoire doit être soumise à l'acte sans lequel elle sombrerait dans l'oubli. Il y a une histoire pour l'homme, s'il la veut. Mais il peut la vouloir d'une volonté faible, la vouloir pour s'appuyer sur elle, et se soumettre par conséquent à elle sitôt qu'il l'a fait exister. Ce qu'il faut, c'est le vouloir d'une volonté forte, pour en faire l'instrument de sa puissance.

La théorie de l'éternel retour montre bien qu'on ne peut accorder à l'histoire la valeur d'un développement, d'un progrès, d'une marche vers un idéal à atteindre, vers un modèle d'être à réaliser. Vue à travers le surhomme, elle n'est qu'une succession irrationnelle de coups de foudre, qui frappent et marquent le monde dans l'immédiat. Aucun élément de continuité n'est à considérer, aucun paratonnerre ne parvient à guider l'éclair dans un sens calculé. En vain, les prudents cherchent-ils à canaliser dans un temps continu, plain et sans heurts, homogène ou ne variant que par degrés, tous les événements que leur prévoyance s'ingénie à atteindre; en vain, tentent-ils de se convaincre qu'il n'y a pas de nouveautés radicales, qu'ils sont toujours les hôtes paisibles du même monde, préparé pour eux de toute éternité par quelque Providence, et aménagé par eux en vue de leur plus grand confort. Les "Maîtres de naissance" viennent tout perturber, et empêchent les faibles de poursuivre leur rêve de vie végétative. On lit, dans la *Généalogie de la Morale*, ce terrible passage : "...Celui dont la nature a fait un maître, celui qui se montre puissant dans son oeuvre et dans son geste, que lui importent à lui les traités ? Avec de tels éléments, on ne peut pas compter, ils arrivent comme la destinée, sans cause, sans raison, sans égard, sans prétexte; ils sont là avec la rapidité de l'éclair..."

Mais le fort, le maître, qui est par rapport au troupeau des faibles, radicalement "autre", à tel point qu'il

ne peut même pas être pour eux un objet de haine, ne s'enferme pourtant pas dans un isolement absolu. Il est vrai qu'il est l'homme de la solitude, et qu'il se tient là "où souffle un vent rude et puissant" (*Zarathoustra*.) On pense à Vigny : "Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire..." Il faut savoir être seul, et c'est le privilège du surhomme de pouvoir supporter la solitude. Il y a ici un accent pascalien, en particulier dans cette remarque : "La lumière s'est faite pour moi peu à peu au sujet des lacunes les plus générales de notre formation et de notre éducation : personne n'apprend, personne ne recherche, personne n'enseigne comment supporter la solitude". (*Aurore*). La solitude est toujours le vide angoissant où tous les actes se décident. Car, on a beau avoir consulté des personnes compétentes, examiné des exemples et des précédents, il vient un moment où on reste seul, sans avoir la moindre ressource du tête-à-tête avec soi-même, puisqu'on est entièrement tendu pour prononcer le oui ou le non fatidiques. L'espoir d'une réussite, la confiance d'avoir fait un choix judicieux ne peuvent à cet instant précis, conserver aucune sorte de valeur, car c'est là justement qu'on les joue et qu'on les risque. Alors, on ne peut s'appuyer sur rien et sur personne. C'est dans la solitude que surgit l'alternative : "Il y a une cruelle et amère alternative, et ce n'est pas n'importe-qui, qui a un courage et un caractère à sa hauteur; passager d'un navire, découvrir que le capitaine et le pilote commettent de dangereuses fautes, et qu'on leur est supérieur dans l'art de la navigation, se demander alors : si tu allais exciter une mutinerie contre eux et les faire jeter en prison ? Ta supériorité ne t'y oblige-t-elle pas ? Mais n'ont-ils pas à leur tour le droit de t'enfermer parce que tu mines l'obéissance ? C'est là le symbole de situations, plus hautes, et plus cruelles, où toujours se repose en définitive la même question : en quoi, dans de tels

cas, notre supériorité nous accorde-t-elle notre foi en nous-mêmes ?” (*Aurore*). L’alternative est donc : obéirai-je aux lois communes, respecterai-je l’ordre établi, ou suivrai-je la propre loi de ma supériorité, c’est-à-dire, au fond, de ma puissance ? Mais se sentir supérieur et oser se poser cette question, c’est déjà s’isoler, se mettre hors de la situation générale, hors des règles de la morale. “La moralité, c’est l’instinct grégaire, dans l’individu particulier.” (*Le gai savoir*).

Il reste donc précisément à savoir supporter cette solitude et à s’engager, non en vue d’un but, d’un succès, mais dans la seule épreuve de sa force. Tout homme, à un moment de sa vie, connaît la solitude et l’alternative ; peu savent et peuvent y faire face. Mais ceux qui en ont la force, ceux-là ignorent ce qu’est “la faute, la responsabilité, la déférence.” (*Généalogie de la morale*). “Leur oeuvre consiste à créer instinctivement des formes, à frapper des empreintes...; en eux règne cet effrayant égoïsme de l’artiste au regard d’airain...” (*Ibid.*) Egoïstes, ils le sont, mais non par repliement sur soi et culte de soi ; ils sont égoïstes comme des forces, par ignorance des autres forces sauf quand il s’agit de les détruire. Leur solitude assumée les consacre comme des absolus...

...Comme des absolus ou des dieux, qui, sans se départir de leur solitude, produisent, par leur seule existence active, de profondes modifications dans le monde et en particulier dans la cité des faibles. La présence hautaine et dédaigneuse, la présence “absente” du surhomme, va arracher le troupeau à sa morne béatitude de ruminants, en créant chez lui la mauvaise conscience. “Oui, mon ami, tu es la mauvaise conscience pour tes proches, parce qu’ils sont indignes de toi”. (*Ainsi parlait Zarathoustra*).

Les surhommes jouent alors un rôle analogue à celui de la censure freudienne : ils refoulent chez le faible,

tous les mouvements de dilatation de soi et en particulier l'instinct de liberté. "Ce n'est point chez eux (les forts)... qu'a germé la mauvaise conscience, —mais sans eux elle n'aurait point levé, cette plante horrible, elle n'existerait pas, si, sous le choc de leurs coups de marteau, de leur tyrannie d'artistes, une prodigieuse quantité de liberté n'avait disparu du monde, ou du moins disparu à tous les yeux, contrainte de passer à l'état *latent*. Cet instinct de liberté rendu latent par la force, resserré, refoulé, rentré à l'intérieur, ne trouvant plus dès lors qu'à s'exercer et à s'épancher en lui-même, cet instinct, rien que cet instinct—nous l'avons déjà compris — fut au début la mauvaise conscience. "L'homme se scinde et perd l'unité de la force vitale; il n'arrivera jamais plus à coïncider avec lui-même. Non seulement "les maîtres" entrent en lutte avec les esclaves, mais ils engendrent la lutte et la division dans le coeur même de ces esclaves. Cette *mauvaise conscience*, qui ressemble tant à la *mauvaise foi* sartrienne, qui fausse jusqu'en son fond la réalité humaine, est l'origine du ressentiment et de l'altération totale des valeurs, ce n'est rien d'autre que la conscience réflexive par laquelle l'homme met un frein au courant vital, ce n'est peut-être même que la conscience tout court.

A partir de ce moment, l'homme n'habitera jamais plus ses oeuvres, et il y aura toujours un intervalle entre elles et lui, l'intervalle de la réflexion qui aura présidé à leur naissance, l'intervalle du recul que l'on prend pour les juger et voir si elles correspondent bien au but longtemps ruminé. Car toute oeuvre extérieure ne sera que le prolongement d'une oeuvre intérieure que l'homme poursuit en soi et sur soi, par laquelle il se façonne et se torture ; car il est devenu lui-même l'objet sur lequel s'exerce sa puissance refoulée, qui n'ose plus s'épanouir normalement au dehors. A la

place de la *vie*, ce qui compte pour lui, c'est la *vie intérieure*, avec un idéal de purification, d'évasion, mais au fond de lâche désertion. Cette attitude, qui résulte d'une volonté exsangue et perversie, est aussi créatrice de valeurs, mais de valeurs inversées, imaginaires, qui n'ont aucun caractère absolu, mais ne surgissent que dans cet écartèlement intérieur, dans la contradiction et l'opposition de soi à soi. Toutes ces valeurs nouvelles n'existent que comme pâle idéal négatif, se profilant au revers des valeurs véritables, volontairement rejetées dans l'ombre et appelées, pour la circonstance, mal, laideur. Ce sont des valeurs protestataires, qui ne sont rien en soi, et ne seraient rien, si elles n'avaient la vérité contre laquelle elles protestent. Et c'est là l'origine des couples bien-mal, beau-laid, juste-injuste, etc... dont est faite la morale. L'homme, incapable de ratifier la vie, se partage entre sa réalité matérielle qu'il rejette par ascétisme et dégoût, et un être idéal qu'il n'est pas, et ne sera jamais : mensonge vital qui l'aide à supporter ce qui lui reste de sa misérable vie.

Mais les "maîtres", eux, savent s'arracher à l'illusion de l'idéal. "Dès que l'esprit est à l'oeuvre avec sérieux, énergie et probité, il se passe absolument d'idéal, —l'expression populaire de cette abstinence est "athéisme" (*Genéalogie*). L'Athéisme n'est rien d'autre que la liberté absolue, qui laisse l'homme dans sa solitude, sans même avoir la consolation d'un face à face avec lui-même, car il ne trouve en soi aucune image de Dieu, créée pour qu'il s'y repose et s'y complaise. Solitude tragique ! Solitude des vents rudes et violents ! Mais cet athéisme, c'est justement "dans son atmosphère que nous respirons à l'aise, nous autres, esprits spirituels de ce temps". Et encore : "Il est la catastrophe imposante d'une discipline deux fois millénaire de l'instinct de vérité qui, en fin de compte, s'interdit le mensonge de la foi en Dieu." (*Ibid*).

Qu'il recherche un idéal imaginaire, ou qu'il découvre subitement sa vanité et son mensonge, l'homme fait également preuve d'une tenace volonté de vérité. Mais au cours des siècles, nous assistons aux effets de cette volonté qui, semblable à un souffle qui consume tout, détruit successivement le monde puéril des faux dieux que l'homme avait créés uniquement pour se croire entouré, soutenu, et guidé. "Dieu est mort". Telle est la prédication de Zarathoustra. La volonté de vérité a aussi son ascétisme et son idéal de purification. Elle aboutit à un monde vide qui devient l'immense carrière de la puissance des forts. Car en définitive la volonté de vérité n'aboutit pas à une trouvaille, à un objet d'amour ou de contemplation, à une solution enfin reposante, à une garantie définitive pour l'homme voyageur ; elle n'aboutit qu'à un éternel problème, et c'est la conscience qu'il n'y a rien d'autre au fond pour l'homme que ce problème, celui de savoir s'il dira oui ou non à la vie, sans raisons, sans conseil ; c'est cette conscience qui, en définitive, constitue la seule réalité humaine et le fondement de la signification que nous donnerons librement à notre existence et qui n'est d'ailleurs qu'une signification individuelle, réservée à nous-mêmes. L'homme est à peine un être, il se constitue uniquement comme problème pour lui-même.

Cette conclusion, où éclate l'existentialisme nietzschéen, a de quoi remplir de terreur les esprits pusillanimes. Jamais doctrine n'a laissé l'homme plus démuné et plus abandonné. Il ne lui reste que sa volonté, qui n'est, notons-le bien, en aucune mesure, une chose ou un bien, et qui se réduit à un acte qu'il faut oser entreprendre et risquer. Les grands traits qui constituent cette doctrine en existentialisme, reposent sur l'opposition à l'idée de substance, à l'idée de vérités éternelles, et sur la mise en oeuvre d'une liberté absolue qui s'exprime dans la volonté de puissance.

Cet existentialisme nietzschéen n'est peut-être pas coextensif à toute la philosophie de Nietzsche. Ce philosophe qui s'est, presque partout, exprimé en aphorismes, n'a construit aucun système, et il est même l'ennemi juré du système dont le prototype apparaît dans l'oeuvre de Hegel, l'esprit le plus foncièrement anti-existentialiste. On pourra donc trouver à travers la rhapsodie des idées nietzschéennes, bien des notations avec lesquelles on pourrait, à loisir, constituer un autre visage. Mais le but que se proposait cet article, n'était pas de faire une étude historique et une reconstitution exacte de cette philosophie dans son ensemble, mais simplement de montrer que Nietzsche présente un ensemble de traits cohérents et assez constants dans ses écrits, qui sont incontestablement les marques d'une pensée existentialiste.

Cette forme de l'existentialisme que représente Nietzsche et qu'on retrouvera chez Sartre, est la forme athée. Prochainement nous étudierons avec Kierkegaard l'autre forme qui s'appuie essentiellement sur une expérience religieuse et qui, malgré cette différence capitale, ne laisse pas de reproduire, transposés, des thèmes analogues, inséparables de tout existentialisme.

ROGER ARNALDEZ

## VICTOR SCHOELCHER

### ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

On ne peut parler de Victor Schoelcher, le libérateur des noirs, ni de l'abolition de l'esclavage, dont on va célébrer le centenaire, sans faire au préalable un bref historique de ce que l'on appelait autrefois couramment le commerce de "bois d'Inde".

La traite des nègres a vu le jour tout au début du XVIème siècle. On la doit aux regrettables suggestions du moine et évêque espagnol Bartolomeo de Las Casas. Il suffit de feuilleter son *Histoire admirable des horribles insolences, cruautés et tyrannies exercées par les Espagnols dans les Indes Occidentales*, traduite en français par Jacques de Miggrode, en 1582, pour être édifié sur les moyens de colonisation employés par les "découvreur" de la Renaissance, afin de mettre en valeur les territoires du Nouveau Monde dont ils poursuivaient la conquête.

Ce trafic, auquel Charles-Quint donna sa volée, louable quant à l'esprit de charité de ses desseins premiers, tendait à remplacer la main-d'oeuvre indienne, que décimait le travail des mines, par la main-d'oeuvre africaine, considérée comme plus robuste, partant, d'un rapport plus productif et plus sûr.

S'il fut malheureusement, dès ses débuts, une ignoble exploitation de l'homme par l'homme, il ne prit toute son ampleur que vers 1620. En mars 1685, Louis XIV promulgua les soixante articles du "Code Noir", préparé sur les instructions et directions de feu Colbert. Certains d'entre eux apportaient par écrit un adoucissement théorique à la pitoyable condition des esclaves essayés dans les Antilles, la Floride, le Mexique et du Mexique au Brésil.

Reprenant la grande et libérale tradition de Montaigne et de Ronsard, qui est tout autant celle du christianisme que du rationalisme, les philosophes de l'*Encyclopédie* s'indignent contre tant de barbarie. A leur appel, Wilberforce en Angleterre, l'Abbé Grégoire en France, créent un mouvement qui aboutit à la fondation de la *Société des Amis des Noirs*. Celle-ci s'honore bientôt de compter dans ses rangs Brissot, Robespierre, Condorcet, Mirabeau, Levasseur, Vadier, Lacroix et Danton.

Ce n'est pourtant que le 16 Pluviôse de l'An II, ou, si l'on préfère, le 4 Février 1794, que, cédant à leurs efforts conjugués la Convention vote par acclamations unanimes le décret aux termes duquel "l'esclavage des nègres était aboli dans les colonies et en conséquence tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, étaient citoyens français et jouissaient de tous les droits assurés par la Constitution".

Bonaparte, Premier Consul, en rétablissant l'esclavage, par le décret du 19 mai 1802, provoqua le soulèvement immédiat d'Haïti, et poussa cette belle et riche colonie, aujourd'hui encore si française d'esprit et de coeur, à se séparer définitivement de sa métropole.

Napoléon essaya de réparer la faute politique commise par Bonaparte, en décrétant, le 29 mars 1815, l'abolition immédiate du trafic des esclaves, mesure qui fut confirmée à deux reprises par la Restauration,

la première fois en 1817, la seconde en 1828. Restait malgré tout à supprimer l'esclavage autrement qu'en paroles ou par promulgation de textes. C'est à cette oeuvre d'une portée incomparable que la Révolution de 1848 et Victor Schoelcher ont attaché leur nom, de façon qu'on ne peut plus séparer l'un de l'autre.

Victor Schoelcher, né à Paris, le 22 juillet 1804, de riches manufacturiers de porcelaine alsaciens d'origine, passa par le Lycée Louis-le-Grand, du 8 octobre 1818 au 30 septembre 1819, et n'y fut qu'un médiocre élève. Ses parents, l'en ayant retiré à cette date, essaient de l'intéresser aux arcanes et aux beautés du commerce dans lequel il doit leur succéder. Victor Schoelcher préfère à ces beautés, à ces arcanes, les Lettres et les Arts, les belles manières et la politique. S'imaginant de bonne foi que les sociétés secrètes ne peuvent que hâter la venue de la liberté et de la justice, il s'affilie à la Loge des "Amis de la Vérité", et participe à la plupart des manifestations tendant à provoquer la chute des Bourbons, mais trouve en même temps le moyen de seconder les siens dans leurs affaires, de fréquenter l'Opéra et de commencer à se faire un nom dans la critique d'art.

Envoyé par son père, dans le courant de l'année 1829, en mission commerciale au Mexique, il publie, à la *Revue de Paris*, dès son retour, sous forme de lettres, les observations qu'il a faites pendant son voyage et les commentaires qu'elles lui ont suggérés. De 1830 à 1832, il prodigue la fougue de son zèle et l'éloquence de son verbe à la Société "Aide-toi le ciel t'aidera", à celle des "Droits de l'Homme", dont il est membre, et donne au tome VIII du *Livre des Cent et un*, auquel ont, en particulier, collaboré Béranger, Alexandre Dumas, Léon Gozlan et Emile Deschamps, un récit intitulé *Les Amours de Diligence*.

Il publie, en 1834, *De l'Esclavage des noirs et de la législation coloniale*, ouvrage qui déchaîne les hauts cris des milieux intéressés et valent à son auteur de se faire traiter de fauteur de guerre civile. Schoelcher répond à ces attaques en adhérant à la "Société pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises", que vient de fonder l'éminent jurisconsulte Isambert, et en se jetant à corps perdu dans la lutte pour l'abolitionnisme.

Mais l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît bien. Il s'embarque, en fin 1840, pour les Antilles, afin d'y étudier sur place, et à fond, le pour et le contre d'une question qu'il n'a fait qu'effleurer, lors de son trop bref séjour au Mexique. Quand il rentre en France, dix-huit mois plus tard, riche de la moisson de faits qu'il rapporte et ivre de l'ivresse de la certitude, il publie *Les Colonies Françaises* où, tout en rendant le plus parfait hommage à la courtoisie avec laquelle il a été reçu et hébergé par les propriétaires d'esclaves, il ne leur cache pas que ce qu'il a vu sur leurs "habitations" a fait de lui un abolitionniste convaincu.

Se remettant bientôt en route, il visite cette fois la Dominique, la Jamaïque, Antigoa, Saint-Thomas, Sainte-Croix, Puerto-Rico, Cuba, Haïti. De retour à Paris, il se multiplie dans les journaux et périodiques de son temps : *Le Siècle*, *l'Atelier*, *La Revue du Progrès*, *l'Abolitionnisme français*, *Réforme*, *le Journal du Peuple*, *la Revue Indépendante*, *la Revue Républicaine*, *La Revue du Peuple*, *le Journal des Economistes*, *Le Courrier Français*, et tire des articles qu'il y fait paraître, un nouvel ouvrage ayant pour titre *Colonies Françaises et Haïti*.

Des Antilles, il se rend en Turquie, de là en Egypte et en Grèce pour y comparer l'esclavage chrétien et l'esclavage musulman. Il touche barre à Paris en 1847, le temps d'y rédiger, le 30 Août, le texte d'une pétition

demandant à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés de voter l'abolition de l'esclavage, puis repart pour le Sénégal et la Gambie anglaise, où vient le chercher la Révolution de 1848.

Le 4 novembre de la même année, conformément au texte élaboré par la commission spéciale que préside Schoelcher, texte qui a d'ailleurs été auparavant publié dans les colonnes du *Moniteur Universel* du 2 mai, la Constitution vote l'abolition de l'esclavage et charge, en le nommant sous-secrétaire à la Marine et aux Colonies, de "régler l'application" du décret qu'elle vient de voter, l'homme qui a le plus fait pour obtenir cette mesure qui honore à jamais la France.

Telle est, en résumé, l'histoire de l'abolition de l'esclavage. La IVème République se devait de célébrer le centenaire de ce geste d'une portée immense, ainsi que la mémoire du grand citoyen de l'humanité et du grand patriote qu'est Victor Schoelcher.

RENÉ MARAN

## ÉDUCATION CREATRICE

---

### 1. — CULTURE PHYSIQUE ET MIMIQUE RYTHMIQUE.<sup>(1)</sup>

*“Au bel air pur, jeu vif et libre,  
Esprit et corps, bien équilibré.”*

RABELAIS

Qu'en réalité, l'éducation physique ait pour but essentiel de permettre à l'homme de développer son corps conformément au type physique normal, ce ne sont guère les instructions scolaires — du moins en France — ni les programmes d'enseignement qui nous l'apprendront. Documents officiels et règlements ont l'air de l'ignorer presque totalement.

J'ai sous les yeux l'article troisième de la loi votée par la Chambre des Députés, en mars 1921 : “L'éducation physique doit assurer à chacun, par des moyens appropriés, le maximum de santé, de force et de résistance qu'il est susceptible d'acquérir.” Quant aux paroles ailées de M. Henry Paté — paraphrase du fameux “mens sana in corpore sano” — elles sonnent aussi creux qu'un discours de comice agricole ! Autant en emporte le vent ! “Notre ambition est de donner à l'âme humaine un cadre sain où elle puisse évoluer vers les cimes du progrès, sans être constamment menacée dans son libre essor par les défaillances du corps.”

---

(1) Cette notice fait partie d'une série qui sera réunie en volume sous le titre “Education créatrice”.

On a bien essayé en France de coordonner un système de culture physique, mais le choix n'est pas encore fait entre les différentes méthodes qui chevauchent toujours les unes sur les autres. Gymnastique gréco-romaine, amorosienne <sup>(1)</sup>, allemande, française, suédoise, danoise ; gymnastique naturelle ou rationnelle, synthétique ou analytique, rythmique ou esthétique... Et pour voir clair dans cet obscur fouillis, si l'on remonte aux sources, on découvre que la plupart des choses soi-disant "nouvelles" existaient déjà, il y a vingt-cinq siècles ! Tel est le cas — assez récent — de ce programme parfait d'éducation physique, proposé de la meilleure foi du monde par un Inspecteur de l'Instruction Publique : "Jeux jusqu'à 7 ans ; exercices d'assouplissement jusqu'à 16 ans, puis au-delà, exercices sportifs". Cette juste conception—prétendue personnelle—date du temps de Platon, même de Pisistrate et de Solon. Elle était classique en Grèce au Ve et au VIe siècle avant J.-C.

Jusqu'à 7 ans, en effet, l'enfant grec ne fréquentait aucune école. Il restait à la maison, dans le gynécée, rempli de jeux et de jouets : osselets, poupées articulées, chevaux de bois, chariots minuscules. Il jouait avec certains animaux vivants : des chèvres, des daims, des canards, surtout des chiens, qui le poursuivaient dès qu'il tenait un gâteau à la main. Il façonnait aussi des maisonnettes et des charrettes en argile tandis qu'il tirait du bois les batelets primitifs qu'il faisait flotter avec ravissement sur l'eau.

De 7 à 12 ans, l'enfant grec était confié au maître de musique, doublé d'un grammairien. Le premier lui apprenait l'art de jouer de la cythare et de la flûte; le second lui enseignait l'écriture, le calcul, la lecture de poèmes et de fables à savoir ensuite par coeur.

---

(1) Gymnastique aux agrès, préconisée par Amoros (1830).

Entre 12-14 ans commençait l'éducation physique proprement dite et c'est à la palestres, annexée ou non, à l'école, qu'avaient lieu, sous la conduite du pédotribe, les exercices d'assouplissement : jeux de balle et de ballon, très variés; mouvements naturels du travail à la pioche ou au cerceau poussé au moyen d'un bâton ; lancement du disque ou du javelot, lutte, saut et course, soit les cinq exercices du pentathlon, aux jeux olympiques. Et plus tard, après la puberté, vers 17-18 ans, l'adolescent grec, vêtu de la chlamyde, apprendra au gymnase à manier la rame et à monter à cheval, à se servir de la lance et du bouclier, à construire des baraquements en pleine campagne pour y mener une vie frugale, s'y retrancher à l'occasion et pouvoir, en cas de danger, y défendre sa patrie. "Notre principale attention", écrit Lucien, au IIe siècle, "est de veiller constamment à ce que les citoyens portent une âme vertueuse dans un corps vigoureux... La première éducation appartient aux mères, aux nourrices, aux pédagogues. Et dès que nos enfants auront acquis la connaissance des choses honnêtes, dès que leurs corps paraîtront plus fermes et plus résistants, on commencera à les accoutumer à la fatigue et au travail. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature; son corps et son âme ont également besoin des secours d'une éducation qui améliore les bonnes qualités qu'il a pu recevoir en naissant, et change ses tendances fâcheuses en de meilleures dispositions." D'ailleurs l'opinion des médecins, des philosophes, des hommes d'Etat de l'ancienne Grèce n'a guère varié sur ce point. D'après leur témoignage, les jeunes gens allaient à la palestres et au gymnase, non pour y devenir des lutteurs, des combattants ou des athlètes — comme on le croit d'habitude — mais pour y acquérir une santé robuste, dans l'équilibre harmonieux de leurs forces physiques et morales.

Cette éducation intégrale, au sens des Grecs, semble avoir été fort négligée par les Romains, auxquels les exercices physiques apparaissaient surtout comme des moyens d'entraînement militaire au Champ de Mars. Si les jeux de balle et de ballon étaient encore d'un usage courant ainsi que le lancement du disque, considéré comme une distraction, après le bain, les jeunes Romains préféraient s'exercer à l'équitation, à l'escrime, à l'épée de bois et au maniement des haltères. Leurs palestres privées, dans des lieux fermés, étaient de moins en moins répandues et les jeux olympiques avaient cessé en 394 de l'ère chrétienne.

Au Moyen Age, les jeunes nobles de la société féodale ignoraient la valeur formative de l'éducation physique, tout en s'adonnant avec passion à de nombreux jeux d'émulation corporelle, dans un but récréatif ou militaire — paume, raquette et pelote; escrime à la lance, tir, tournois et joutes; chasse, fauconnerie et vénerie. Dans les écoles fondées au XIII<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, même dans celles de la Renaissance, les exercices physiques ne figurent pas dans les programmes, malgré les nombreux traités qui se publient en faveur de la gymnastique, les conseils sagaces de Rabelais et de Montaigne. Et si plus tard, au temps de Molière, le jeu de paume jouit d'une grande vogue en France, il s'agit surtout d'un divertissement, destiné aux jeunes aristocrates. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, même dans les classes aisées, les exercices au grand air sont délaissés, contre l'avis des philosophes et des médecins. Et le rôle utilitaire de la gymnastique ne revient au premier plan qu'à l'époque du Premier Empire, mais là encore, les exercices physiques purement militaires n'étaient pas accessibles à tous, puisque les armées ne se recrutaient que dans une faible partie de la population.

A l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, on essaya d'introduire en France dans certaines écoles la gymnastique suédoise

fondée par Ling. La leçon avait lieu entièrement sur place; à peine la coupait-on de marches cambrées, de quelques sauts et de course au ralenti. Elle visait surtout la correction de l'attitude et ne comportait guère que des flexions et des extensions des membres et du torse. Il faut avouer que les résultats chez nous furent décevants. Ces exercices méthodiques de redressement du rachis et des hanches conviennent peut-être aux Suédois et aux Danois, dont la haute taille rend parfois les scoliozes assez fréquentes, mais l'expérience a prouvé que les jeunes Français supportaient mal cette longue monotonie de "faire du Ling", pendant une heure. A l'Ecole Nouvelle des Roches, où cette gymnastique analytique fut de rigueur, au début, on ne l'emploie aujourd'hui que dans les cas où un membre, un muscle, une articulation ont besoin d'un entraînement spécial et doivent être surveillés de près. Limitée dans son intérêt et dans ses applications, la méthode suédoise a été remplacée par la gymnastique naturelle d'Hébert.

C'est en admirant la belle musculature des peuplades nègres de l'Afrique occidentale et en comprenant à quels exercices spontanés elle est due, c'est aussi en regardant jouer les enfants quand ils sont libres, que le lieutenant de vaisseau Georges Hébert a conçu sa méthode, vieille comme le monde, puisqu'elle se compose essentiellement de huit mouvements naturels : marcher, courir, sauter, grimper, lancer, porter, lutter, nager. Et c'est grâce à la variété des exercices en même temps qu'à l'alternance des mouvements lents ou rapides, que cette gymnastique synthétique évite toute fatigue, d'autant plus qu'elle a parfois l'allure d'un jeu sportif. "Le bon entraîneur, écrit Bertier, est celui qui élève sa troupe de garçons en une vague joyeuse par sa gaîté, robuste et saine."

Quatre groupes d'élèves des Roches viennent de se former sur le terrain du stade — sur le "plateau" comme l'appelle Hébert. Exercices correctifs et d'assouplissement, d'élongation et d'extension. Petites courses avec élévation des genoux ; courses latérales en arrière ; marches à l'indienne, à quatre pattes... Chacun prend alors un court bâton et les luttes commencent : tractions, répulsions, torsions. Repos. Coup de sifflet. Chaque groupe — chaque "vague", dit Hébert — se dirige vers les sautoirs et le portique. Après chaque saut en hauteur ou en longueur, il est de règle de revenir à sa place et sans courir, pour maintenir l'alternance entre l'action vive et le mouvement plus lent qui repose l'organisme. Ensuite, chacun se hisse par la force de ses bras à la corde à noeuds ou à la corde lisse, puis divers exercices d'équilibre et de jonglage, suivis d'une petite marche calmante qui clôture la leçon, dans une atmosphère d'apaisement.

Leçon de gymnastique naturelle, où l'énergie se dépense sans s'épuiser, où tous les exercices d'application utile sont séparés les uns des autres par d'amples mouvements respiratoires. Et pour finir, cette joie de la montée au portique dans un mouvement ordonné et unanime, où l'individu travaille pour le groupe, où le groupe soutient l'individu qui fait preuve de courage sans même s'en apercevoir.

Depuis que la méthode Hébert s'est répandue, en France, dans certaines écoles publiques ou privées, l'examen et la comparaison des résultats chiffrés, en fin d'entraînement, ont montré l'avantage de pratiquer d'emblée les mouvements synthétiques de la vie naturelle, ceux des jambes, des bras et du tronc, plutôt que de rechercher une exécution parfaitement correcte de mouvements schématiques dans des attitudes conventionnelles, comme c'est le cas en gymnastique suédoise. D'autre part, s'il est bien réglé, le déplacement continu qui

caractérise une leçon Hébert, pendant quarante minutes, permet d'obtenir un meilleur développement physiologique (respiration et circulation) que les exercices statiques de l'ancienne gymnastique aux agrès, chacun des élèves restant sur place et attendant son tour pour passer à la barre fixe ou au cheval de bois.

Si les huit exercices d'Hébert ressemblent tant aux cinq exercices du pentathlon, ils en diffèrent toutefois par quelques innovations dues à l'imitation de certaines habitudes des peuples primitifs, comme par exemple celle de grimper, qui nécessite malheureusement l'emploi d'engins plus ou moins artificiels—échelles de cordes, barres mobiles, matériel de saut — destinés à remplacer les objets naturels — troncs d'arbres, branches d'arbustes rebords de rochers — en vue du même genre d'efforts à accomplir pour vaincre leur résistance. Et sous une forme pratique, ils ont aussi l'avantage de préparer les jeunes gymnastes à franchir les obstacles qui peuvent se présenter dans la vie courante. Néanmoins, quand je pense à l'ascension du portique et à certaines chutes possibles, je me demande jusqu'à quel point ces exercices d'adresse, de force ou de maîtrise conviennent — non pas à des soldats adultes pour lesquels Hébert a créé au début sa méthode — mais à des enfants ou des adolescents, en crise de croissance, et que l'instabilité nerveuse, normale à cet âge, la crainte du danger, certaines tendances passagères à l'anxiété, aux vertiges, aux phobies, prédisposent au surmenage physique ou moral. C'est ce qu'ont bien compris les trois créateurs de la nouvelle gymnastique viennoise, en partie inspirée par Hébert et renouvelée des Grecs. Et de tout ce que j'ai vu, en visitant les "Ecoles Nouvelles" d'Europe, d'Asie et d'Amérique, c'est bien cette gymnastique rénovée des Internats de Vienne, qui m'a paru la plus naturelle, la plus simple et la plus éducative.

L'ancienne Autriche d'avant 1914 éternisait dans ses écoles la morne gymnastique de Spiess, qui avait dégénéré en cet insipide "drill" militaire dont nous connaissons tant de caricatures. Exercices mécaniques d'ordre, d'ensemble et de... discipline, qu'on exécutait sur place, au commandement, aussi fastidieux que ridicules. Pur dressage dont était exclue toute liberté de mouvement et qu'avaient pris en aversion les institutions scolaires. Aussi, dès qu'un vent de liberté souffla sur l'Autriche et que furent fondés après l'armistice de 1918 les nouveaux Internats publics de l'Etat de Vienne (1), dans les bâtiments mêmes des anciennes Ecoles militaires de cadets, l'Inspecteur Gaulhofer, la doctoresse Marguerite Streicher et le maître-gymnaste Weber, dans une très heureuse collaboration, se hâtèrent de mettre au point leur nouvelle méthode de culture physique qui fut adoptée avec enthousiasme par tous les éducateurs de ces écoles de réforme.

"Toute gymnastique scolaire déclare Gaulhofer, doit avoir l'enfant comme point de départ, les lois de sa croissance et de son développement organique. — C'est sur la biologie qu'il importe de baser l'éducation physique", affirme à son tour Mme Streicher. Et elle explique qu'aucun mouvement ne peut être réglé d'avance, pas plus que le rapport des articulations et des muscles entre eux. "Il ne faut aux enfants que du temps et de l'espace pour faire instinctivement, d'eux-mêmes, ce qui convient à leur développement naturel, sans contrarier leur élan vital." Quant à M. Weber, il insiste avec raison pour donner toujours l'allure d'un jeu à l'ensemble des exercices physiques, du moins jusqu'à la fin de la puberté. "Toute gymnastique scolaire est vaine, si elle ne tient pas compte de la spontanéité, de l'imagination et de l'âme enfantine."

---

(1) Voir notre livre *Vers l'Ecole Unique* (Ed. Flammarion, Paris).

Ainsi les trois pionniers de cette nouvelle gymnastique viennoise, interprétant à leur manière les exercices d'assouplissement de la palestre grecque, de la méthode danoise et de celle d'Hébert, envisagent aussi bien les mouvements correctifs de l'attitude et le jeu complexe de l'appareil moteur que les épreuves d'adresse et le besoin inné chez l'enfant des ébats récréatifs. Gymnastique à la fois scientifique, utilitaire et plastique, adaptée au développement physique naturel de la jeunesse non pas du point de vue quantitatif (performances athlétiques), mais du point de vue qualitatif (harmonieux fonctionnement biologique). Gymnastique de bonne tenue, d'équilibre, de souplesse, qui semble taillée à la mesure même de l'enfant et de l'adolescent (1).

Avant d'assister à la démonstration que m'en fit Mme Streicher, à l'Internat de Breitensee ainsi que M. Weber à celui de Liebenau, M. Gaulhofer — le théoricien de la méthode — me montre sur des schémas tout le parti qu'on peut tirer des divers exercices, tour à tour correctifs, éducatifs, utilitaires et récréatifs. Il prend comme exemple la manière toute mécanique dont Spiess concevait la flexion du tronc en avant — mouvement de rotation autour de l'axe du bassin jusqu'à l'extrême courbure de la colonne vertébrale. "Si nous considérons cette flexion", me dit-il, "du point de vue psychophysique, nous voyons qu'elle peut être un exercice de résistance par le maintien d'une attitude ("Creusez le fossé, disons-nous aux élèves, d'après leurs

---

(1) "L'athlétisme spécialisé", écrit le Dr. Carrel, "ne fait pas des hommes résistants"... "C'est la mise en activité spontanée des systèmes comprenant à la fois les muscles, les vaisseaux, le cœur, les poumons, le cerveau et la moelle — en un mot, l'organisme entier—qui est indispensable... "Et l'auteur mentionne, par exemple, la marche et la course en terrain accidenté, les travaux des champs et des bois (harmonie des muscles entre eux), l'acte naturel de grimper sur les arbres ou les rochers (régularisation de la composition du "plasma" sanguin, de la circulation et de la respiration). "La mise en jeu des processus d'adaptation perfectionne le corps en rendant ses appareils intégrateurs plus souples, plus forts... mieux prêts à remplir leurs fonctions."

propres suggestions, fauchez les blés, cueillez les fraises”) et un exercice des muscles du tronc (“Sonnez les cloches, faites la révérence —très bas— à la Marie-Thérèse”). Exercice de souplesse, en utilisant pleinement l’élan du tronc, exercice de vitesse par son exécution rapide, cette flexion peut encore être un exercice d’attention et de présence d’esprit : “Dès que j’aurai battu des mains vous vous pencherez en avant.”

Est-ce parce qu’il connaît mon intérêt pour tout ce qui touche à l’initiative de l’enfant en pédagogie, que M. Gaulhofer me rappelle un des axiomes de sa méthode: “La gymnastique scolaire doit être enfantine ou ne pas être.” Et il m’assure, d’accord avec Hébert, que si les divers exercices “gymniques” ne sont pas conformes à la nature primitive de l’enfant, ils ne font qu’exagérer les malformations physiques, au lieu de les enrayer. Et ce comportement naturel peut être observé chez les jeunes enfants — qu’on ne condamne pas de force à l’immobilité et qui, malgré les influences artificielles de leur milieu, se forment tout seuls — l’instinct du mouvement et du jeu étant inné en eux. Leurs cris spontanés constituent un exercice plus naturel des poumons que les mouvements mécaniques de la respiration... à vide. Leurs premiers essais de marche et de course, si attrayants pour eux, sont d’abord fatigants sans doute, mais peu à peu se coordonne le jeu des nerfs et des muscles, sous une forme naturelle de liberté, d’aisance et de grâce. Il en est de même pour le lever, le lancer, le grimper, le saut. Et tous ces mouvements qui causent tant de joie à l’enfant, dès qu’il est parvenu à les perfectionner, nous les trouvons beaux et toujours dépourvus de ces gestes “géométriques” que nous déplorons chez tant de gymnastes et même d’athlètes qui, malgré leur souffle et leur vitesse, ne font que de faux “sprinters” sans résistance; ils manquent de cette détente indispensable aux concours de saut et

qu'obtiennent naturellement nos enfants en jouant à coupejarret ou à saute-mouton.

Si l'habitude de vouloir tout "styliser" et "réglementer", même les propres mouvements de l'homme, a fait le plus grand tort à une meilleure orientation de la gymnastique scolaire, pourquoi faut-il, hélas, que l'on continue, dans tant d'écoles primaires et secondaires, à faire exécuter au commandement ces levers de bras et de jambes, avec un effort maximum inutile, au lieu de rechercher les moindres dépenses d'énergie ? Exercices qui choquent d'ailleurs le sens esthétique par leur raideur toute militaire, sans grâce et sans beauté.

"A quoi sert-il à un enfant, entraîné par cette ancienne méthode, de se signaler par son développement musculaire, si ses mouvements perdent leur souplesse naturelle ?" Et M. Gaulhofer ajoute: "Sans compter que dans son état physique général, il peut même se montrer inférieur à un autre enfant qui n'a pas été entravé par une fausse gymnastique, dans ses élans spontanés". Qu'on se garde donc de décomposer artificiellement les mouvements corporels pour les isoler et les "apprendre" par parties détachées du tout. Il suffit comme l'ont fait Hébert et Baden Powell de regarder les enfants grimper aux arbres et sauter des ruisseaux — ce que font aussi par nécessité les peuples sauvages — pour comprendre que le choix et la forme des exercices gymniques, à l'âge scolaire, doivent résulter de l'observation des enfants au moment de leurs jeux. C'est là que se trouve le point de départ d'une culture physique rationnelle qui corresponde vraiment au développement naturel.

\*  
\* \*

Près des hauts marronniers du parc, sur la terrasse sablée de l'Internat de Breitense, à Vienne, pendant que trente jeunes élèves se groupent autour de leur moni-

teur, chacun d'eux vêtu légèrement d'une culotte de toile et d'une chemise ouverte, Mme Streicher, en costume de sport, me prévient qu'elle va d'abord libérer l'enfant de la raideur scolaire par des mouvements de relâchement et de détente, exécutés librement — marches pêle-mêle, longues foulées, joie des ébats. Désordre apparent et voulu, soit le contraire de la tenue exemplaire et de la discipline rigide. Après les heures de classe qui sont des heures de tension et de contraction — du moins dans les écoles du type traditionnel — c'est à l'épanouissement physique que doit viser toute leçon de gymnastique naturelle. Et ce n'est qu'après un certain temps, consacré à ces mouvements confus, que la vraie mise en train commence par la marche régulière en cercle, la course en cercle et divers pas rythmiques, qui ont pour but d'assouplir le jeu des articulations et des muscles. Assouplissements combinés ou dissymétriques de la cage thoracique, des bras et des jambes ; flexions, extensions, rotations ; courses légères de côté, en avant, en arrière. Que de souplesse il faut pour exécuter une telle variété d'exercices ! Souplesse du tronc et des muscles, mais aussi souplesse du buste et des épaules dont dépend en général toute bonne respiration. "Souplesse naturelle qui doit être la qualité dominante de toute leçon convenablement donnée", me dit Mme Streicher, pendant que ses élèves — après quelques exercices de "sautillements", d'accroupissements et de bondissements — restent un long moment étendus sur le sable (j'entends leur respiration sonore) jusqu'à ce que le nombre normal des battements de coeur soit rétabli chez tous. C'est alors que commence le travail de la colonne vertébrale, si menacée par l'école. Exercices d'appui mutuel, dos à dos, poitrine contre poitrine ; les modalités en sont innombrables. Enfin, après plusieurs exercices d'équilibre, de suspension et de saut, un jeu de ballon, ou de balle qui dure peu de temps,

la leçon d'une heure se termine par une dernière marche calmante, parfois rythmée au piano et toujours accompagnée d'un refrain populaire.

Leçon bien alternée, bien graduée et attrayante, sans aucun engin ni appareil, sans exercice fixé d'avance. Pas de mise en rang ni de position initiale. Pas de ces contractions statiques de certains muscles, qui produisent une compression des vaisseaux. Pas de ces mouvements saccadés, si nuisibles au jeu des articulations et des ligaments. Mais, au contraire, des mouvements d'assouplissement continus, qui ont pour but de mieux agir, avec le plus d'amplitude possible, sur les différentes masses musculaires, selon les lois naturelles du développement physiologique.

Cette gymnastique convient à la jeunesse scolaire, à l'étape de la puberté qui se caractérise par l'accroissement brusque de la taille et du poids. Et c'est précisément parce qu'on a renoncé aux mouvements réglés d'avance, exécutés selon la même mesure et de la même manière, que les élèves de Breitensee accomplissent d'autant mieux les tâches qu'on leur suggère. Ainsi la spontanéité enfantine n'est plus réprimée ni refoulée ; elle peut s'épanouir librement et sainement, surtout si ces tâches ressemblent à des jeux où les enfants retrouvent toute leur ingénuité et leur fraîcheur premières.

C'est ce que nous démontre M. Weber à l'Internat de Liebenau. "Gymnastique naturelle proprement enfantine, m'annonce-t-il, puisque chacun de ses exercices s'adapte à l'imagination créatrice et permet l'expression plastique de thèmes suggérés par nos élèves. Les Indiens, les diabolins, les caméléons, les scarabées, les grenouilles." Ces thèmes naïfs et pittoresques que les enfants proposent eux-mêmes ou que le maître leur indique, d'après les centres d'intérêt de leur âge, sont tirés pour la plupart de la vie naturelle, familiale ou so-

ciale, parfois de la vie des peuples primitifs et des bêtes sauvages, des légendes du folklore ou des contes populaires. Et tout cela finit par créer une atmosphère de féerie, d'aventure et de rêve, très favorable à l'exécution plus active des mouvements "gymniques". Et s'il est vrai que l'effort inconscient procède d'un intérêt puissant, avec quelle ardeur les enfants peuvent alors se livrer aux exercices physiques !

Ardeur toujours renouvelée dans la mesure où se renouvellent les thèmes enfantins et qu'aux exercices de marche, de course ou de saut, de souplesse ou d'adresse — ennuyeux par eux-mêmes—se mêlent, pour les transfigurer, des images créatrices qui éveillent l'intérêt spontané. "Sauter comme les Indiens". Soudain, un coup de sifflet, qui signifie un coup de feu. Il doit y avoir un ennemi dans le voisinage, mais les Indiens savent si bien se dissimuler qu'on croit toujours qu'ils sont tués. Tous les élèves tombent à terre. "Oh ! les Indiens le font bien mieux !" Alors, on recommence.

Comme les Indiens, rampez à quatre pattes. Sauter comme les grenouilles. Couchez-vous sur le dos et gigotez comme les scarabées que vous avez vus hier au moulin vert. Repos. "Ils se tournaient sur leur pattes", dit un garçon. "Eh bien, faites comme eux, à gauche, puis à droite." "Sauter comme le diable de Paul, hors de sa boîte." Les élèves s'accroupissent très bas, puis tout à coup s'élancent très haut, comme mus par un ressort.

"Attrapez le papillon jaune". Et voici, exécutés avec joie et sans raideur — gymnastique plastique, non mécanique — tous les mouvements nécessaires du tronc, des épaules, des bras et des jambes.

Je voudrais connaître encore d'autres thèmes. "Ils se renouvellent sans cesse", me dit M. Weber; "du moins ceux que je puis adapter à mon programme

de gymnastique, en leur donnant ainsi une valeur physiologique. "Sautez comme les moineaux du parc. Comme les chevaux, baissez la tête, puis levez-la. Au trot ! Au galop !" Les cavaliers tombent sur le ventre, à l'intérieur du cercle.

Gymnastique de l'abdomen : Mesurez la longueur de vos sandales avec les deux mains, en vous penchant à gauche et à droite. Mouvements des jambes : Vous à bicyclette. Pédalez lentement, plus vite ; levez les genoux. Arquez-vous. Garez-vous. Accroupissez-vous. Mouvements des bras : Vous êtes à la foire ; jouez du tambour. Fendez du bois avec la hache. Puisez de l'eau. Boxez en changeant de poing, très vite et en frappant légèrement en avant. Avec vos bras, faites comme les moulins à vent. Mouvements de tout le corps : Sautez comme des lièvres. Fauchez les blés. Faites comme les champions ; massez-vous les hanches (effleurage) depuis les genoux jusqu'aux sous-bras. Faites le gros dos comme les chats. Sonnez la petite cloche. Sonnez la grande cloche.

Les différentes postures proposées par les enfants sont celles du lotus et du caméléon. Dans celle du bouddha au lotus, ils croisent les pieds sur les cuisses, en tenant dans chaque main le talon correspondant. Cuisses écartées ; bras croisés ; buste droit. Dans la posture du caméléon, le pied gauche sous la cuisse droite, le pied droit sous la cuisse gauche, ils dressent le cou et le torse, posent les paumes des mains sur les genoux. Bouche fermée, ils respirent fortement par les deux narines, puis mouvements tranquilles d'inspiration et d'expiration. Ils savent qu'en respirant de cette façon le caméléon peut à volonté paraître gros ou maigre. Ils savent aussi que c'est la gymnastique respiratoire des yogis de l'Inde. "Elle ouvre les valves du tube intestinal", me dit un grand élève. "Et surtout, ajoute un petit, elle me donne bon appétit !".

Qu'il s'agisse des mouvements rapides du début, destinés à stimuler la circulation des exercices d'équilibre et de tenue, si chers à Mme Streicher, ou des exercices de l'abdomen, des bras et des jambes, du relâchement des jointures et des tendons, c'est toujours l'imagination spontanée ou provoquée qui éveille le sens du mouvement. Et j'ai pu constater combien ce mouvement est plus ample, plus étendu et plus vivant.

Voici le schéma d'une leçon complète de cette gymnastique si originale et si éducative, à la fois plastique, mimique et rythmique :

1.—Mise en train; mouvements rapides de stimulation et de circulation (danses chinoises, pédalage sur le dos, jambes en l'air (scarabées), marches d'Indiens, etc...

2.—Exercices de la colonne vertébrale ; correction des vices de tenue et des dommages de la position assise. (Salut chinois, posture du lotus, reptation avec virages et revirages. Vous êtes des serpents).

3.—Exercices d'équilibre et d'appui. (Faire le lièvre sur une poutre horizontale, posée à terre. Un lion arrive et les singes grimpent aux arbres).

4.—Exercices de saut et de course. (Sautillez comme les oiseaux ; attrapez les feuilles aux arbres ; volez comme les corbeaux ou comme les oies ; sautez comme les lapins, sur les pieds et sur les mains ; faites le grand voyage, en passant par les ponts dangereux : nattes et lattes ; élèves couchés ou à genoux).

5.—Exercices de relâchement et retour au calme; stimulation de la respiration profonde. (Posture du caméléon; posture du scarabée enroulant le corps, toute jointure et tout tendon relâchés).

Le thème de la "Mare aux grenouilles" convient aux enfants de 6 à 9 ans. Grand rectangle, tracé à la craie ou limité par des lattes. Au signal, tous les élèves sautent à l'intérieur, en coassant. (Respiration

naturelle et involontaire). Deux élèves courent tout autour. Gare aux grenouilles qui se hasardent parmi les roseaux de la rive. Elles seront attrapées par un coup de main plate. Si elles sont prises, elles ne pourront rentrer dans la mare que si elles attrapent à leur tour une autre grenouille. Ce jeu-exercice qui fatigue vite ne doit durer que cinq à huit minutes.

La "Cavalcade" fait la joie des garçons de 9-12 ans. Les uns, les plus lourds, sont les chevaux et rampent à quatre pattes, en hennissant, tout autour de la haie ; les autres, plus légers, sont les cavaliers, qui accourent pour les saisir, par un coup de main plate. S'ils réussissent, ils montent dessus, trottent et galopent, jusqu'à ce qu'un signal soit donné pour descendre de cheval. Les cavaliers se placent sur un seul rang pour le départ ; après le signal, tous caracolent dans n'importe quel ordre, en se dirigeant vers le but. Qui sera le premier ? Qui sera le dernier ?

Heureux élèves de Liebenau qu'on ne condamne plus comme jadis aux exercices de force aux agrès, plus spectaculaires peut-être—acrobatie et voltige— mais que tant d'enfants ne peuvent exécuter même avec le secours du maître. "Quand *toute* votre classe, me dit M. Weber, pourra se livrer aux exercices proposés sans aucune difficulté et avec joie, c'est que votre gymnastique est bonne et convient à l'organisme de l'enfant qu'il faut ménager — non surmener — pendant sa crise de croissance". Et il m'explique que la capacité d'exécuter avec justesse un travail corporel est le critère d'une éducation physique bien comprise, à condition de ne pas isoler en ce travail comme s'il était sans lieu notre vie quotidienne. Qu'on ne lui ôte pas son caractère humain. Chacun de nous doit se tenir debout, s'asseoir, marcher, courir, lever, porter. Que sais-je encore ? Pourquoi ne le ferait-il pas avec aisance, au lieu de le faire sans grâce, anguleusement et maladroitement ?

Une bonne gymnastique — vraiment humaine — doit faciliter toute action corporelle, aussi bien en vue d'un travail intellectuel ou artistique qu'en vue d'un travail physique ou manuel. Et c'est ainsi qu'une culture physique rationnelle doit s'intégrer dans la préparation professionnelle et la culture générale. Qu'elle soit donc naturelle et vivante, que ses mouvements soient spontanés et libres, en rapport intime avec nos sens, notre intelligence et nos sentiments (1).

\*  
\* \*

C'est en constatant combien les thèmes imaginatifs de cette gymnastique de Liebenau favorisent les élans spontanés de l'enfant, en décuplant — en centuplant — son ardeur et sa joie, que m'est apparu soudain jusqu'à quel point le scoutisme pourrait tirer parti de cette nouvelle technique auto-éducative dans ses troupes d'Éclaireurs et ses "meutes" de Louveteaux.

Autour d'un feu de camp, les tigres de la jungle ont jeté un tel désarroi parmi les indigènes qu'un de leurs enfants s'est enfui dans la forêt profonde, où il a été adopté par une famille de loups. A la prière de l'ours Baloo et de la panthère Bagherra, le Clan de tous les loups a reconnu le "petit d'homme" comme l'un des leurs. Et Kipling nous raconte que pendant dix-sept ans Mowgli, comme on l'appelle, a vécu en pleine nature, chassant (pour se nourrir) avec Bagherra qui lui apprend à se défendre de ses ennemis.

Et que d'aventures, avant de devenir, par sa supériorité d'homme, le maître de la jungle !

---

(1) "La mise en jeu de nombreux réflexes et réactions instinctives, écrit Carrel, doit être aussi variée que possible". Et il ajoute que ces réflexes sont d'autant plus aisés à établir que l'individu est plus jeune et plus souple. "Par de bonnes méthodes naturelles, écrit-il, on peut entraîner l'enfant à courir ou sauter sans se fatiguer, à grimper comme un écureuil, à tomber comme un chat... à se tenir aux aguets et à observer exactement ce qui se passe autour de lui."

Avec quel ravissement les Louveteaux Scouts vivent par l'imagination cette belle histoire ! Ils rêvent qu'ils sont dans la forêt vierge, avec Mowgli, qu'ils chassent avec lui, rivalisant d'adresse et de vitesse pour n'être pas dévorés par les tigres. Bien plus, par auto-suggestion, ils sont eux-mêmes Mowgli, Baloo, Baghera... Comme la faim se fait sentir, tous vont partir en chasse. Suivons-les. Très lentement, pour ne pas brouiller les pistes à travers les lianes. On marche en relevant des traces sur le sol et sur les branches : feuilles arrachées, toisons accrochées... Voici enfin une piste d'antilopes. Elles ont sauté un ruisseau, puis un fossé. La meute des Louveteaux saute comme elles, par-dessus les cordes tendues par le chef Scout. Plus loin, les proies sont en vue, mais l'alarme a été donnée parmi les antilopes qui s'enfuient. Il faut les suivre en rampant à quatre pattes dans les buissons ou en courant sur terrain libre. Et voilà, sans qu'on s'en doute, les mouvements naturels de la marche, du saut et de la course.

Comme les antilopes se sont bien défendues avant de tomber sous les crocs de la meute ! Après s'être rassasiés de leur chair succulente, les membres du clan chargent les restes sur leurs épaules pour les porter dans une cache introuvable où on les conservera jusqu'aux jours de famine. Mowgli qui a soif grimpe au haut d'un arbre pour boire le lait des noix de coco, puis revenu à terre, il s'amuse à jeter de plus en plus loin les débris de son dessert. Et voilà les mouvements de la lutte, du lever, du porter, du grimper et du lancer.

De retour au camp, pour que les Louveteaux deviennent de bons chasseurs, Baloo leur apprend à se faire des muscles. On s'entraîne par la marche à la résistance, pour forcer le gibier sur les pistes. On se livre à des courses spéciales avec demi-tours brusques et arrêts subits pour se dissimuler, en s'aplatissant à terre et en faisant le mort. Sauts rapides et silencieux

pour déconcerter sa proie; bonds en pleine vitesse jusqu'au pied d'un arbre. Les loups qui ne peuvent grimper comme Mowgli font des appuis au sol pendant que les singes du haut de leurs branches se mettent à leur lancer des coques vides. Alors, les Louveteaux se dispersent en mimant les petits chimpanzés.

Enfin, voici Bagherra qui se prépare à la chasse. Elle s'en va, s'étirant, s'assouplissant pour se mettre en forme, puis elle bondit et court en sautant buissons, lianes et fossés. Sauts en hauteur et en longueur. L'agile panthère cherche un affût dans les branches pour guetter le gibier. Et quand une bête imprudente passe près de l'arbre, Bagherra s'étonne de la voir lutter corps à corps avec elle pour défendre sa vie. Les meilleurs morceaux seront gardés pour Mowgli qui est son favori. Tandis qu'elle les choisit avec soin, les singes, qui tiennent toujours à se faire remarquer, la criblent de leurs projectiles. Et voilà de nouveau exécutés joyeusement par les Louveteaux, comme en se jouant, les mouvements utilitaires de la gymnastique naturelle, grâce aux thèmes de la Jungle qui s'adaptent si bien à l'état primitif de la mentalité enfantine.

\* \* \*

J'ai dit ailleurs (1) avec quel génie Baden-Powell a su organiser le Scoutisme en profitant des premières expériences de Thomson Seton dans les forêts du Far-West aussi bien que de ses expériences personnelles en Afrique. Et c'est également — nous l'avons dit plus haut — en observant la vie des peuples sauvages que Georges Hébert conçut l'idée de la gymnastique naturelle.

D'autre part les travaux scientifiques de Lévy-Brühl ont révélé que la mentalité primitive de ces peu-

---

(1) *Educateurs Nouveaux.*

ples se caractérise par le manque à peu près complet de réflexion et d'initiative.

Soumission passive à ce qui est inaptitude à trouver de l'ordre dans la nature, impuissance à distinguer la réalité du rêve, confiance aveugle dans les interventions magiques, abandon total aux impulsions "émotionnelles", tels sont les différents aspects de la mentalité "prélogique" — affective — des peuples non-civilisés. Et Lévy-Bruhl nous rappelle que ce n'est pas leur intelligence qui est en cause ; c'est leur façon de penser et de réagir, beaucoup moins individuelle que collective ; c'est le primitivisme de leurs habitudes mentales qui creuse un abîme presque infranchissable entre eux et nous (1).

Leur position étant tout autre que la nôtre, ils n'ont pas plus de raisons de mettre en doute les forces surnaturelles que nous l'expérience dite positive. S'ils se laissent prendre au jeu de la métaphore, ils n'en donnent pas moins une âme à leur représentation imaginative du monde. Et comme il n'y a pas de prodige ou de miracle, si invraisemblable soit-il, devant lequel la pensée des primitifs puisse se cabrer, il n'est pas étonnant que les pierres se transforment en plantes, les animaux en hommes ou vice-versa. Pour les indigènes du Dahomey, par exemple, il ne s'agit pas là de contes, mais bel et bien de réalités, puisqu'ils ne mettent pas la

---

(1) D'après le R.P. Aubiais, des Missions africaines au Dahomey, le primitif ne raisonnerait pas autrement que nous — ce qui infirmerait partiellement les thèses de Lévy-Bruhl. "Le primitif, écrit-il, ne croit pas plus que nous à la possibilité de voir une panthère se transformer en femme, mais il ne doute pas non plus que ses premiers ancêtres — quasi divins — aient pu opérer cette transformation". (Symbolisme "totémique").

Et, d'autre part, selon le même auteur, le primitif serait parfaitement capable de responsabilité "individuelle" — ce qui infirmerait aussi la thèse de Fauconnet, basée sur la seule responsabilité "collective". Le primitif, déclare Aubiais, a si bien le sentiment de sa faute — conscience du péché—que, neuf fois sur dix, le coupable se dénonce, sans qu'il soit besoin de recourir au jugement des chefs de sa tribu.

même distance que nous entre les objets inanimés et les êtres vivants. Leur esprit se satisfait de “participations” qui demeurent pour le nôtre presque inintelligibles : un homme sera à la fois telle personne dans sa hutte et tel animal dans la jungle.

Tout ce qui arrivera à l'un affectera aussi l'autre. Si l'homme est blessé, l'animal le sera, et juste au même endroit de son corps. Les êtres, les objets, les faits, peuvent être à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux mêmes. Ils émettent ou reçoivent des forces et des vertus de caractère mystique, qui se font sentir au dehors sans cesser de rester où elles sont. Les Esquimaux ne doutent pas que leur “shaman” — l'esprit qui est en eux — ne se rende au fond de l'océan pour s'y entretenir avec la Mère des bêtes marines ou qu'il ne prenne son vol pour traverser les airs jusqu'à la lune. D'ailleurs, pourquoi chercher si loin de nous ? Ne savons-nous pas qu'en Basse-Bretagne, certaines vieilles gens de Guingamp — comme s'ils vivaient encore à l'étape féerique et mythique de notre histoire humaine — parlent le plus sérieusement du monde de ces riboteuses invisibles qui s'en vont par les belles nuits de mai — pour faire prospérer leurs troupes — dérober la rosée à la pointe des herbes, dans les prés des voisins. Et les esprits des morts qui signalent les bancs de poissons, ou “Notre-Dame de Rocamadour” qui marche la nuit, sur la crête des vagues ?

Je me demande alors si cette crédulité naïve qu'on retrouve si bien chez les primitifs et chez l'enfant n'éveille pas en nous, parfois, des résonances lointaines, comme si des fibres secrètes de notre être se mettaient à vibrer sourdement. Et ces éléments affectifs de notre vie mentale, ces tendances cachées, rebelles à l'analyse et que nos psychologies n'ont pas encore tirés de l'ombre, l'esprit critique a pu, dans nos sociétés, les refouler ou les discipliner, mais les a-t-il totalement extirpés ?

En admettant même que ce fût possible, serait-ce en tout point désirable ?

Lévy-Bruhl est certes le premier à savoir que le parallèle entre "mentalité primitive" et "mentalité enfantine" ne peut être que partiel, puisque le mode de pensée égocentrique de l'enfant — êtres et objets, choses et faits, étant comparés par lui à ses propres intentions et à ses propres sentiments — ne saurait s'identifier à celui d'un Papou, dont l'interprétation magique du monde se colore d'animisme et de superstitions. Pourtant, si l'on oublie les mots "réel" et "irréel", et en général tous nos mots abstraits, il faut bien reconnaître qu'en l'absence de ces cloisons verbales, il nous arriverait plus d'une fois de penser et même de parler comme un Papou — j'entends le langage intérieur et non pas le langage articulé. Si le Papou parle de "la lune qui marche" et de "l'esprit qui vole", l'enfant de cinq ans nous dit que "le feu mange", "le pain souffre quand on le coupe", et nous-mêmes, ne disons-nous pas que "le soleil se lève", que "la table a des pieds" et le bouillon des "yeux" ? On pourrait multiplier les exemples de cette pensée sous-jacente à notre pensée déclarée. Elle est chez nous plus fluide que celle des primitifs, mais la différence est surtout de point de vue, de direction mentale, et non simplement de degré.

Si la conscience sensorielle de l'enfant diffère autant de la nôtre, c'est parce que sa sensation est absolue, qu'entre elle et le moi conscient, il n'y a point d'intermédiaires d'idées. Sa perception spontanée inclut un sens très aigu de la vie des choses. Les plantes et les fleurs ne sont pas seulement pour lui des objets colorés, les animaux des objets animés, les minéraux des objets inertes ; le mystère de leur activité interne est moins impénétrable, moins lointain, pour l'enfant que pour nous. Peut-être même ne s'agit-il pour lui d'aucun mystère. Et c'est précisément cette faculté de perce-

voir le "vivant", de percer l'apparence des choses jusqu'à leur réalité invisible, qui rapproche l'enfant du primitif dont la pensée absolue échappe à tout principe de contradiction et dont la perception des objets les présente comme débordés par une activité intérieure et magique, aussi indéfinissable que réelle.

\* \*  
\*

Au cours de ses recherches psychologiques, à propos de cette similitude de la mentalité primitive et de la mentalité enfantine, Henri Wallon a montré que dans les sociétés à l'état rudimentaire, rien d'important ne se fait sans cérémonies rituelles, affublant chacun d'attributs et de masques. Ainsi, tous les membres d'une même tribu ou d'un même clan peuvent participer aux mêmes transports affectifs, en se pliant tous aux mêmes gestes et aux mêmes rythmes. Ces manifestations mimiques sont fondées sur une fonction primitive et naturelle. La fonction "posturale" qui peut être appropriée aux besoins de l'expression plastique ou rythmique. Et si cette mimique peut emprunter au monde extérieur certains accessoires, destinés à donner à tous le même visage et la même attitude, elle est cependant beaucoup plus proche de la représentation que de l'action. Par des gestes, des contorsions et des spasmes, elle procède de la fonction posturale s'exerçant pour elle-même, en vue de scènes figurées qui consistent à mettre en forme émotionnelle certaines situations dramatiques.

D'autre part, Marcel Jousse, qui a étudié sur place les procédés linguistiques des peuples primitifs, nous a révélé (1) les schémas rythmiques les plus anciens du langage humain tels qu'ils apparaissent encore chez les Malgaches ou les Indiens. Langage mimé par le corps qui traduit les relations de sujet à objet par des postures

---

(1) *Etudes de psychologie linguistique.*

et par des gestes. Par exemple le schéma : chancelant-frappant-tétant qui signifie : le vieillard frappe l'enfant; volant-mangeant-soufflant (l'oiseau mange le vent); rampant-fuyant-brûlant ( le serpent fuit le feu). Dans le premier exemple, les sujets miment un personnage qui chancelle et qui frappe, puis avec des gestes montrant la petitesse de l'objet qui subit cette action, ils agitent les lèvres pour indiquer qu'il s'agit d'une succion chez un enfant qui tette encore sa mère. C'est beaucoup plus tard que pour exprimer des propositions moins concrètes et moins faciles à mimer les hommes se créèrent un langage plus riche et plus subtil, en accompagnant leurs gestes de sons articulés par les muscles du larynx et les mouvements de la bouche.

Ces premiers rythmes naturels d'expression humaine n'entrent pas en jeu dans les exercices plus ou moins artificiels de gymnastique rythmique, à tendances esthétiques ou musicales. C'est ce qu'a bien compris Baden-Powell, en transportant ses Louveteaux dans la "Jungle" de Kipling, où ils peuvent satisfaire à loisir leur impérieux besoin de "fabulation", si proche de celui des peuples primitifs. Quand ils se livrent à la danse de l'ours Baloo ou de Kaa, le serpent python, je ne cache pas que leur plaisir soit d'ordre musical ou esthétique. Il s'agit beaucoup plus pour eux de faire courir leur imagination, en exprimant par des gestes rythmés l'élan spontané de leur âme enfantine, tout comme les nègres expriment par leur mimique l'âme collective de leur race. Qu'on parle donc, en éducation, non pas de gymnastique rythmique, avec danse ou musique, mais de "*mimique rythmique*", comme seul moyen d'expression vraiment enfantine. Et qu'en la libérant de toute formule technique, destinée à favoriser la création artistique, on la rattache toujours aux mouvements naturels, si primitifs soient-ils, en les accompagnant, non du piano ou du violon, mais des tambourins,

des timbales ou de tout autre instrument à percussion, rappelant bien mieux le tam-tam des sauvages.

\*  
\* \*

Si l'on considère les différentes méthodes d'expression rythmique, principalement celles de Dalcroze, de Bode et de Loheland, il saute aux yeux que leurs techniques plus ou moins rigides ne sauraient convenir à la spontanéité de la mimique rythmique enfantine, telle que nous l'entendons, pour qu'elle soit vraiment auto-éducative.

De la méthode Dalcroze, après avoir éliminé les exercices de solfège supérieur et de polyrythmie — divisions et mémorisations métriques — on peut retenir les exercices de marche en mesure d'arrêts brusques ou lents sans contractions inutiles, de transpositions immédiates des rythmes sonores en rythmes plastiques, sans que ces rythmes soient nécessairement d'ordre musical. Ils peuvent aussi bien — même mieux — être donnés par les bruits harmonieux de la nature, du travail et de la vie — le vent dans les arbres, le tic-tac du moulin, la scie du bûcheron, la sonnerie des cloches.

Comme je l'ai dit ailleurs <sup>(1)</sup>, c'est par des gestes "appris" que les élèves de Dalcroze réagissent si promptement au moindre signal musical. Avec quelle attention soutenue ils doivent se livrer aux exercices techniques de métrique et d'improvisation, avant de pouvoir vibrer comme une lyre aux diverses modalités de mouvements indiquées par la musique. D'abord, les exercices destinés à la coordination des réflexes, à la dissociation motrice, puis l'étude du solfège par l'expression corporelle de chaque élément musical. Qui ne connaît d'ailleurs l'invariable déroulement de toute

---

(1) *Educateurs Nouveaux*.

démonstration de la méthode Dalcroze : Six jeunes filles en tunique courte, faisant des exercices d'inhibition, d'audition et de contrepoint, puis d'expression rythmique et d'interprétation d'une fugue de Bach ? C'est donc bien la musique qui est à la base de cette méthode, puisqu'à la fin de ses études tout "rythmicien" normalement doué doit reconnaître ou analyser les échanges de tonalités, les oppositions de contrepoint et transformer en gestes ou attitudes les rythmes musicaux dans toutes leurs nuances.

En présence d'une telle virtuosité, combien de fois me suis-je demandé ce que pourraient réaliser spontanément des élèves aussi bien préparés ? Et je parle moins d'idées, que de simples sentiments, exprimés dans toute leur vérité. Mais non, j'avais beau assister à maintes leçons des "Instituts de Rythmique" répandus par le monde, je n'y ai vu que des conventions de sentiments, des attitudes déjà presque stéréotypées. Et pourtant, comme le déclare Robert d'Aumale, "quelle puissance inouïe un tel entraînement pourrait conférer à l'art — si l'art pouvait avoir un but, celui de servir l'homme et de l'élever au-dessus de lui-même." A quoi j'ajouterais : "si la puissance de la technique ne nuisait pas autant à la puissance d'expression", car il me semble impossible que ces facultés motrices et psychiques, développées avec tant d'ardeur chez les élèves de Dalcroze, ne servent pas à exprimer dans la joie les émois et les rêves de leur âge. Ils le pourraient mieux sans doute si les rythmes de la musique cédaient le pas aux rythmes de la vie qu'évoquerait librement en des thèmes spontanés leur imagination créatrice.

C'est assurément ce qu'aurait cherché à faire Rodolphe Bode, de Munich, s'il avait admis les enfants dans ses écoles spéciales d'expression rythmique, où il s'efforce surtout de mettre le pont entre la vie corporelle et la vie spirituelle. Il ne considère pas le sentiment rythmique

comme le privilège exclusif de certains êtres, puisque sa manifestation est la forme dynamique de tout mouvement naturel. Il ne croit pas non plus que les actes conscients de volonté créent les plus beaux rythmes, mais bien plutôt les temps de repos ou de relâchement, si riches en vie inconsciente. Selon lui, l'eurythmie est beaucoup plus affaire de détente et d'émotion latente que d'effort et de tension. Et ce sont précisément ces impulsions psycho-rythmiques inconscientes — rythmes de l'âme humaine — que peut exprimer la technique des mouvements spontanés (1). De plus, Bode se sert de la musique, non pas comme Dalcroze en tant que base et initiation, mais seulement à titre d'accompagnement rythmique et dynamique du mouvement. Et parce qu'il subordonne la musique à la mimique, toute démonstration de sa méthode révèle chez ses élèves adultes une étonnante facilité d'invention individuelle, d'imagination plastique et dramatique.

C'est également ce que réalise l'école de Loheland, fondée à Cassel, en 1912 par Rohden et Langhard qui se servent de la musique pour libérer les élèves de leurs contractions, en amplifiant leurs mouvements d'expression plastico-rythmique. Comme pour Bode, mais cette fois avec des enfants et des adolescents des deux sexes, il s'agit d'éveiller chez eux le sens de l'harmonie

---

(1) Je m'en suis rendu compte à Penang (presqu'île de Malacca), en regardant les indigènes au corps si bien équilibré, et d'une harmonie si parfaite avec la nature que j'avais l'impression, quels que fussent leurs mouvements, d'assister constamment à une danse. Eurythmie de leurs pas et de leurs gestes quand ils traversent les rivières ou glissent sur les sentiers, au fond des ravins... portant de lourds fardeaux sur leur tête ou s'amusant au bain...; faisant une offrande de riz ou de fleurs à la pagode.

Eurythmie produite par un simple enchaînement de mouvements naturels... N'aurait-on pas pu trouver — pensais-je — d'autres moyens pour harmoniser le corps que celui de lui faire subir toutes les nuances de la musique — le corps de nos enfants déjà si souple quand ils jouent librement ? Et combien la mimique rythmique, basée sur les forces créatrices que libère l'enfant dans ses jeux spontanés, contribuerait aussi à rendre à la danse les rythmes naturels de l'expression corporelle !

corporelle par les procédés, non mécaniques, mais affectifs, qui dérivent naturellement de l'élan vital. Et c'est, je pense, ce qui a fait croire au dilettantisme, alors que la simple observation nous indique pourtant que le sentiment de la beauté est immanent en nous et que plus les enfants seront libérés des entraves de la vie extérieure, plus le rythme de leur vie intérieure pourra mieux s'épanouir par le geste et par la mimique. Aussi la méthode de Loheland cherche-t-elle à supprimer d'abord tout ce qui peut faire obstacle au libre cours de la vie affective, en affranchissant l'enfant des inhibitions qui le gênent et le retiennent, au point d'empêcher la mise en valeur de ses dons personnels. Ensuite favoriser chez lui l'essor des facultés psycho-motrices, en permettant à sa vie subconsciente de se déployer à l'aise, comme on le fait d'ailleurs en thérapeutique suggestive ou en psychologie expérimentale, par la méthode hypnotique, pour obtenir l'expression totale des mouvements du corps et de l'âme. Avec quel art parfois, quelle sûreté de gestes, quelle intensité d'émotion et de vie peut-on voir alors, certains médiums mimer et rythmer les scènes plastiques qu'on leur suggère — par exemple, Madeleine G., au laboratoire de Flournoy, à Genève, quand elle cueillait des fruits et fauchait des blés, comme si elle était réellement dans un champ ou dans un verger.

\*  
\* \*

Si l'on envisage les éléments affectifs de cette mimique rythmique, on peut entrevoir leur valeur biologique et pédagogique, en les interprétant dans le sens de la psychologie génétique.

A mesure que l'enfant se développe, une fois dépassé le niveau de ses perceptions purement sensorielles, les images actives et affectives qu'il porte en lui, avec

leur caractère d'absolu, se précisent en même temps que se coordonnent ses mouvements et ses gestes, en vue de leur fin, généralement utilitaire. S'il se figure être un Indien chassant dans la jungle, le garçon de dix ans, absorbé dans ses images motrices, ne doute pas un seul instant que sa chambre soit la forêt tropicale dont il suit les pistes pour chasser le gibier. Il ne faut donc pas croire qu'il joue, car en réalité il vit intensément la grande action qui l'inspire. Même si la place dont il dispose est restreinte, cela ne l'empêche pas de concevoir les grands espaces, ce qui explique cette exaltation quasi mystique dont rayonne sa physionomie. Animisme dont nous avons parlé, vision magique du monde aussi naturelle à l'enfant qu'au primitif, puisque tous deux perçoivent l'univers comme un ensemble de forces vivantes qu'il s'agit de capter pour se les rendre favorables.

En le voyant si bien imiter la posture des indigènes à l'affût ou des bêtes en chasse, je me suis demandé pourquoi il ne mimerait pas en rythmes, sur le plan de sa "créativité", les actions qu'il exprime si spontanément par ses gestes. Et au lieu de lui communiquer du dehors des images rythmiques toutes faites, pourquoi ne pas le laisser les construire lui-même, en créant son action motrice ?

Telle serait, selon nous, la valeur auto-éducative de cette mimique rythmique qui permettrait à tout enfant l'expression active de ses émotions en même temps que leur prise de conscience et leur maîtrise fonctionnelle. Et si ses mouvements sont moins "mécanisés" que ceux de sa vie quotidienne (milieu social), qu'on se garde de les considérer en eux-mêmes sans tenir compte de ce besoin de liberté, propre à l'enfant désireux de s'harmoniser avec le milieu naturel qui est le sien ou qu'il se crée intuitivement.

D'autre part, cela n'exclut pas certains moyens techniques qui l'aideraient à régler ses automatismes

corporels et ses mouvements synthétiques, dont il orchestrerait les nuances pour mieux exprimer ses aspirations intimes. Il faudrait, en effet, qu'il obtienne de ses membres une obéissance sans résistance aux sollicitations supérieures — celles de sa joie spirituelle — et qu'il sente l'harmonie régner dans son organisme, d'une façon ordonnée à la fois et mesurée. Et sans qu'il soit nécessaire de lui parler d'esthétique, il improviserait ainsi de lui-même ses formes d'art enfantines, une fois libéré de ses inhibitions — de ses entraves — qui l'empêchent de rejoindre la vie et de s'unir à elle (1).

“Au point de vue de l'art, me dit un jour Dalcroze, par nos préjugés d'adultes, nous empêchons les enfants de s'exprimer par eux-mêmes, au lieu de les laisser chercher tout seuls — et ils trouvent”.

“C'est même étonnant, ajouta-t-il, de constater à quel point, chez eux, le geste crée la nuance”. Et puisque nous vivons — actions, pensées, sentiments, du moins quand nous en avons ! — sous le mode du mouvement, cet épanouissement de l'enfant par la mimique, à condition qu'elle ne soit pas limitée à la musique ni confondue avec la danse, nous paraît relever de l'éducation créatrice, telle que nous la préconisons.

\*  
\* \*

Ne suffit-il pas, même une seule fois, de voir dans n'importe quelle rue, autour d'un orgue de barbarie, garçons ou filles mimer et rythmer des airs populaires, pour savoir que l'expression rythmique infantine est

---

(1) A mesure que seront vaincues les résistances, grâce à une éducation bien comprise, les rythmes naturels s'affirmeront d'une façon plus spontanée et n'auront plus qu'à être coordonnés, harmonisés, même stylisés, si l'on admet avec Jacques Dalcroze, que le style est un état naturel d'harmonie individuelle dont s'imprègne toute manifestation de l'être. “Tant qu'il y a lutte pour fixer le style “extérieur” de l'expression créatrice, écrit Dalcroze, c'est que le style “intérieur” n'est pas encore né.”

possible ? Je me souviens — avec quel plaisir — de cette fillette qui cueillait des marguerites dans un pré au rythme scandé du fléau qu'employait son père pour battre le blé. Et je pourrais multiplier les exemples. La chanson d'un ruisseau sur les pierres, le bruit sec d'un moulin, le bruit sourd d'un char à foin, le cri des coqs, le roucoulement des tourterelles, que de thèmes s'offrent à l'enfant pour transposer en lui-même les rythmes de son milieu naturel et social, pour exprimer en gestes nuancés ses joies et ses peines. Et j'irai même plus loin, en prétendant avec André Gide que ce ne sont pas toujours les appels de la vie extérieure qui rythment le mieux les émois de la vie intérieure. "Les circonstances peuvent parfois faire de l'homme un héros, écrit-il; sur un champ de bataille, lors d'un incendie, que de braves garçons au coeur généreux ont fait preuve d'un dévouement presque ignoré d'eux-mêmes. Bien mieux, que de saints n'ont pas attendu cette provocation, mais qu'habitait une exigence secrète, celle de s'élever à la vie d'en haut, en répondant par le don de soi à leurs voix intérieures". On pourrait le dire aussi bien de certains artistes qui ne tiennent aucun compte des conditions extérieures et qui savent exprimer leur idéal de beauté avec le plus complet désintéressement.

Le jeune Ulysse Bode que j'ai vu danser, à Genève, à l'âge de 12 ans, ne tenait de personne ni d'aucune étude son talent de mime qu'il avait développé en improvisant divers tableaux de sa vie enfantine, extériorisé en gestes plastiques. Je l'ai vu — heureusement — avant qu'il commence son entraînement technique pour se préparer aux danses classiques, sous la direction de Staats, à l'Opéra de Paris. Et pourtant le danseur Sakharoff n'avait-il pas déclaré sans ambages que cet enfant n'avait besoin d'aucun maître ? La danse était autre chose pour lui

que ces évolutions banales sur pointes que nous influencent tant d'élèves. Avec quel don d'observation, quelle intensité d'émotion, il exprimait le fond de son âme par la mimique de son visage autant que par celle de ses attitudes et de ses gestes, comme si la musique n'était pour lui que le refuge de ses sentiments quand il évoquait, par exemple, la naissance et la mort d'une rose, en interprétant le charmant "En bateau", de Debussy (1).

Plus tard, je l'ai vu interpréter, à Paris, dans un style effréné, la "Danse hongroise", de Brahms, puis le fameux "Prélude" de Rachmaninoff où apparaît un enfant qui entend des bruits de guerre et qui meurt, blessé, au début du combat. Malgré la perfection de ses réalisations plastiques, combien je préférerais en rester à la fraîcheur première de sa mimique d'enfant qui me rappelait celle d'un jeune élève d'école "active" américaine, improvisant sur une musique de disque les sautilllements d'un oiselet craintif, autour de sa mère, et son retour dans la chaleur du nid.

\*  
\* \*

Au cours de mon voyage autour du monde, à part les belles danses rythmées des élèves hindous de Tagore, à Santiniketan (2) — danses lyriques et suaves, mais qui restent des danses — je n'ai noté que quelques essais partiels de "rythmique" enfantine, comme par exemple ceux de Michel Garros, à Vienne. Son chœur d'enfants trouve dans les chants eux-mêmes les mouvements à improviser, et nous n'en parlerions

---

(1) Mallarmé ne méconnaît point les qualités de cette mimique rythmique bien que, dans sa pensée, celle-ci cède aussi, comme moyen d'expression, devant les mérites multiples de la Poésie. "La ballerine qui mime la nature entière, écrit-il, devient une médiatrice entre le réel et le rêve, comme un hiéroglyphe, vivant... une écriture mouvante...".

(2) Voir : Educateurs Nouveaux.

point ici, si ces chants n'étaient pas composés par les enfants ou par des artistes qui connaissent la mentalité enfantine et s'en inspirent dans leurs textes poétiques et mélodiques. Ainsi ce chant mimé en gestes plastiques laisse une grande place à l'individualité de chacun et comporte une réelle liberté d'expression rythmique.

Dans les "Ecoles Nouvelles", une seule réalisation intégrale de mimique rythmique, celle de Kladno, près de Prague, nous a rempli de joie, en nous faisant bien augurer de l'avenir. Et pour qui connaît les idées de Jacques Dalcroze sur les capacités rythmiques des enfants selon leur pays d'origine, ce n'est pas par hasard — croyons-nous — que cette unique "performance" a vu le jour en Tchécoslovaquie. Au dire de Dalcroze, qui a pu observer en Europe les élèves de ses nombreux Instituts, il y a de telles différences entre les tempéraments constituant l'ensemble des facultés d'une race, que les exercices rythmiques doivent aussi différer d'un pays à l'autre. Les enfants anglais ou scandinaves, par exemple, manquent d'audition intérieure et de spontanéité ; les enfants autrichiens ou allemands parviennent mieux au nuancé expressif grâce à leur sensibilité musicale. Tandis que les enfants français du Nord, plus souples, possèdent certaines facultés rythmiques innées, ceux du Centre et du Midi sont souvent arhythmiques et dénués de sentiment musical complet. Les enfants russes doués d'un lyrisme intense ont des accès de dépression par défiance d'eux-mêmes. Les enfants suisses sont inhibés dans leur expansion motrice et les enfants italiens, à la fois sensibles et instables, sautent trop vite du coq à l'âne. Seuls, les enfants tchécoslovaques, selon Dalcroze, présentent le plus souvent un équilibre parfait.

D'autre part, ce n'est pas non plus par hasard — pensons-nous — que les premiers essais de "rythmique" spontanée sont nés précisément dans un pays si

riche en folklore et dans une communauté d'enfants, si libre de préjugés scolaires. Qui ne connaît la variété rythmique de la musique populaire des Slovaques, de leurs chants et de leurs danses, exprimant toute l'âme de leur race et de leur terroir ? Noces champêtres, scènes villageoises et pèlerinages, fenaisons et moissons, rendues avec un réalisme si poétique dans les oeuvres de Smetana et d'Uprka. Sur les routes qui coupent la plaine basse, les jeunes gars aux rudes enjambées entraînent leurs chevaux dans le bruit des sonnailles; les essais des paysannes aux jupes plissées et aux guimpes brodées ; les petits bergers vêtus de lin, qui se taillent des pipeaux pour appeler leurs brebis et leurs ageneaux. Jusque dans les moindres détails du costume et du mobilier apparaît le sens inné du rythme, de l'harmonie et de la note expressive. Céramiques ou broderies versicolores, coffrets et jouets peinturlurés, est-ce l'éclat des mares au soleil ou des champs de pavots qui donne aux artisans et aux artistes cet amour de la teinte vive, propre à leurs motifs décoratifs dont la stylisation s'écarte rarement de la tradition séculaire ? Et cet art rustique de la paysannerie slovaque, comme on le retrouve bien dans les thèmes de la vie pastorale qu'expriment d'instinct les jeunes élèves de la communauté scolaire de Kladno, fondée par trois modestes instituteurs au centre d'un vieux faubourg de la banlieue de Prague.

\*  
\* \*

C'est dans cette école libre de travail, en voyant tant d'objets confectionnés et décorés par les élèves, en assistant pour la première fois à du vrai théâtre enfantin que je me suis trouvé d'accord avec les saines intuitions de l'âme populaire et que j'ai pu cueillir les plus belles fleurs de l'éducation créatrice. Dans le coeur de ces enfants slovaques, heureux de s'exprimer

par eux-mêmes et pour eux-mêmes, j'ai reconnu ce sens de la beauté rustique que m'avaient déjà révélé les artisans et les paysans de villages.

“Ne vous étonnez pas Monsieur”, me dit un jeune garçon qui peignait au pochoir un beau ruban, orné de galons, pour le gilet de son grand frère. “Nous n'avons rien appris ; nous avons seulement regardé broder nos mères.” Il ne prenait aucune mesure et divisait symétriquement ses dessins d'oiseaux, de fleurs ou de fruits comme jamais ni peintre ni géomètre n'eût pu le faire. Pour parvenir ainsi spontanément —pensais-je— sans aucun modèle, à une telle sûreté de goût, inculquée dès le plus jeune âge à leurs enfants, fallait-il qu'elles fussent éprises de leur ouvrage, ces humbles paysannes penchées sur leurs métiers et couvrant des fils de leur imagination naïve le plan d'ensemble qu'elles avaient d'abord tracé au crayon ou au pinceau ? Et fallait-il aussi qu'à l'heure des labours leurs hommes se plussent à chanter leur toit de chaume, l'été qui roussit leur chanvre ou l'automne qui bleuit leurs prunes, pour que leurs enfants reprennent avec tant d'entrain leurs refrains champêtres : “La vieille Margot avait quatre pommes”, “Où allez-vous à cheval, eh ! mon petit Jean”!

Je vois encore avec quelle souplesse deux garçons de Kladno mimaient d'un air martial un combat de jeunes coqs pendant qu'autour d'eux leurs camarades gloussaient de joie, en imitant les poules ravies devant leurs mâles. La plume de héron à leur chapeau plat, leur pantalon collant aux passements bleus sur fond rouge, ils s'étaient serré la taille en signe de bravoure avant de se dresser en gestes menaçants sur leurs ergots. Et ces fillettes aux fichus de linon léger, comme des ailes blanches, et qui rythmaient le vol des oies sauvages, quand elles se rassemblent pour l'émigration de Noël. Que ne puis-je tout dire ? Les moucherons de Pâques,

les guêpes de vieux arbres, les pigeons de la cour, les tournesols du jardin, aux différentes heures du jour. Autant de petites scènes observées qui deviennent des motifs décoratifs ou des thèmes rythmiques, et qui dans le coeur des enfants font revivre la féerie de la nature et l'amour du pays.

Scènes observées dans le monde des bêtes et des choses, mais aussi scènes imaginées, puisque dans l'esprit de l'enfant, une citrouille mûre peut représenter un carrosse doré, une boîte à jouets, un palais enchanté. Il suffit alors que les images motrices reflètent fidèlement les images sensorielles et actives, propres à la mentalité enfantine, pour qu'elles soient d'inspiration et de réalisation poétiques, permettant aux rythmes naturels de passer du domaine affectif à celui de l'expression esthétique. Et comme, d'après Dalcroze, la souplesse rythmique répond au tempérament des enfants slovaques, à quelle richesse d'improvisation pourront servir les thèmes spontanés relevant de leur imitation ou de leur imagination !

Ce sont, en effet, ces deux sortes de thèmes qu'exprime si bien la mimique rythmique enfantine des élèves de Kladno, garçons et filles. Thèmes imitatifs comme ceux des trois dindons, du lièvre traqué, de la mare aux canards. Les rameurs, les jongleurs, les glaneuses.

Ma girouette tourne ; les moissonneurs fauchent ; les bûcherons scient du bois. Thèmes "imitatifs-imaginatifs", les plus nombreux, alliant le réel à la fantaisie et parfois au rêve : danse des quilles, de mon pantin, de ma poupée. En chassant les papillons ; vol d'alouettes ; mon canari en cage. Sur l'escarpolette ; la corde à sauter ; mon cerf-volant ; mon casse-noisettes. La boîte à musique, les ombres chinoises, les marionnettes. Le petit berger joue du chalumeau ; l'orage a dépouillé mon jardin ; il pleut sur les feuilles. La neige de Noël ou les cloches de Pâques.

Thèmes imaginatifs d'expression créatrice : Se-meur ou chasseur d'étoiles ; le mystérieux vagabond; l'ombre qui marche, les ailes qui s'ouvrent. Sur l'eau courante; la ronde des feuilles mortes. Ma petite jungle, mon lézard bleu, mes patins d'argent. Thèmes féériques : Prince Caniche, Croquemitaine, la fée Carabosse. Le loup garou, le chat botté, les gnomes des bois. Le dragon s'éveille ; le cavalier vert; la chèvre aux pieds d'or. Thèmes poétiques, plus évocateurs ou plus émotifs : Si j'étais le vent; le baiser à la lune; le coeur d'une rose. Quand pleure mon premier chagrin; la mort d'un oiseau; la flamme qui s'éteint. Offrande au printemps ou prière d'automne.

Tant de mouvements rythmiques qui disposent activement l'enfant à créer, selon ses intérêts spontanés, une ambiance de joie intérieure, sans qu'il pense jamais à les styliser ou à les musicaliser en vue de l'art. Et s'il arrive naturellement à équilibrer ou à contraster ses gestes, à les dissocier ou à les coordonner avec harmonie, c'est qu'il trouve dans les thèmes mêmes de sa fantaisie les variations de mesures qu'il n'est pas nécessaire de lui inculquer par une méthode rigide ni d'accompagner au piano, en indiquant les rythmes sonores.

Rythmes de la vie et non de la musique. Thèmes à un temps, comme par exemple, l'essor d'un cygne; je joue avec mon diabolo. Thèmes à deux temps : l'horloge sonne et ma toupie tourne ; les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent ; trompettes et tambours ; le bateau sur la vague ; le carrousel et les chevaux de bois ; les hâleurs tirent la barque qui glisse sur l'eau du canal. Thèmes à trois temps : les pions sur l'échiquier (mouvements simultanés de la tour, du fou et du cheval). Mes trois poissons rouges dans leur bocal. Le pêcheur retire son filet où les poissons frétilent pendant que tournoient les mouettes pour les saisir au vol. Et la plupart de ces thèmes à un ou à plusieurs temps sont

accompagnés de chants à refrains, composés par les élèves eux-mêmes et d'une inspiration à la fois primitive, naïve et fraîche.

Aucune fausseté de voix chez ces enfants slovaques ni surtout cette raideur de gestes — sans mesure et sans rythme — que nous infligent tant d'élèves, lors de leurs fêtes scolaires. Il ne s'agit pas pour eux d'être gracieux — ce qui les rendrait gauches — en vue d'une représentation publique de danses rythmées et de chansons animées. Bien que certains exercices soient indispensables — réflexes, associations, automatismes — pour leur permettre la maîtrise de leurs facultés motrices, jamais ils n'obéissent à des ordres venus du dehors, comme chez Dalcroze, ni ne réagissent à des injonctions venues de l'extérieur. C'est toujours, au contraire, de leur affectivité en rapport avec les gestes — des profondeurs de leur âme enfantine — que proviennent la stimulation et l'enchaînement de leurs mouvements expressifs. Si l'on veut que cette mimique rythmique soit pour eux un moyen de bonheur, ce n'est point par une technique spécialisée, plus ou moins esthétique ou musicale, mais bien plutôt par l'ensemble des techniques supérieures de la nature et de la vie qu'on leur permettra de réaliser la connexion intégrale de leurs réactions corporelles et spirituelles.

Grâce à l'ambiance d'autonomie qui caractérise leur école, et surtout grâce à cette liberté d'expression rythmique qu'on leur accorde, à la fois disciplinée et spontanée, les élèves de Kladno peuvent laisser s'épanouir leurs instincts créateurs, dans toute leur vérité, jusqu'à la beauté de l'art — de l'art enfantin — vivant et authentique.

JEAN DUPERTUIS.

## LE TEMPS DE SOUFFRIR

### SOLIDARITÉ ET INDÉPENDANCE.

Il semble qu'il ne doive pas exister une antinomie entre ces deux termes par quoi le monde voudrait marquer, en même temps que sa préférence, le statut de la politique de demain. C'est fort bien. Mais alors nous devrions reviser le sens des deux mots et leur donner une signification réelle.

Les mots ! Les mots en politique sont à l'origine de bien d'illusions meurtrières et de préjugés sanglants. Nous en avons vécu tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Il est temps de se mettre en face de la réalité, ne serait-ce que pour comprendre les erreurs psychologiques qui ont amené l'univers aussi bas. N'incriminons pas le passé. Il fut ce qu'il fut. Mais le passé doit rentrer à tout jamais dans le domaine de l'histoire, entre les feuillets sévères ou complaisants des livres et des commentaires. Si l'avenir doit être fait avec le passé, autant se préparer à une nouvelle guerre, et à une nouvelle catastrophe, et cette fois aucune victoire ne sauvera la civilisation.

Malgré toutes les déceptions de ces premiers mois de l'après-guerre, malgré les premières difficultés qui, n'en doutons pas, seront suivies d'autres, il n'y a pas de place pour les peuples à l'espérance. Que faut-il ? Retourner simplement à une vérité, accepter que les mots correspondent à une réalité exacte et refuser qu'ils soient, comme ils le furent trop souvent, des

masques trompeurs. Les foules ne regardent pas de si près et on a très facilement raison de leur sens critique. Elles sont soumises beaucoup plus à la loi du sentiment qu'à celle de l'intelligence. Faire briller devant ces foules enthousiastes des mots magiques, on obtient aussitôt les succès électoraux, l'adhésion aux erreurs et la course à la mort.

Je ne dis pas que la patrie ne soit pas une réalité et peut-être la plus belle réalité. Mais entendons-nous : la patrie est un accident magnifique qui s'est transformé, au cours des siècles, en un postulat tangible avec ses frontières ses traditions. On vivait dans un quasi-isolement né de l'éloignement et de la longueur des distances, et la patrie était une nécessité géographique. Elle l'est toujours, mais plus avec la même rigueur. L'ancienne conception de patrie est morte avec la guerre hitlérienne par la réaction même des différentes patries contre la volonté allemande. Il y a également une autre cause, c'est que la vie des petites nations, c'est-à-dire des petits pays, est en fonction, qu'on le veuille ou non, de la vie des grandes patries et si celles-ci s'arrogent plus de droits que de responsabilités c'en est bientôt fait de la paix, et c'est bientôt faire peser la menace de guerre, et peut-être la guerre elle-même.

Revisons donc l'idée même que nous nous faisons de la patrie et admettons qu'elle n'a plus une vie à part ni qu'elle puisse constituer désormais une intangibilité géographique. Mais alors acceptons, du même coup, de reviser le sens du mot indépendance.

On voit déjà le mot de patrie servir moins dans les vocabulaires aussi bien politiques que nationaux. Le mot indépendance l'a remplacé, et on s'en sert beaucoup, et on s'en sert à tort et à travers.

Personne ne nie que chaque peuple, dans les limites de ses frontières n'a droit—tant qu'il ne constitue

pas un danger réel pour le voisin— de vivre à son gré, selon ses traditions, dans le sens de sa nature, en conformité cependant d'une morale fraternelle ? Mais les conditions nouvelles du monde permettent-elles de faire d'une indépendance absolue la pierre angulaire de la paix ? Si l'on veut conserver à l'indépendance une signification agressive, c'est-à-dire égoïste, la paix sera toujours menacée, mais si l'indépendance n'exclut pas l'interindépendance, si le faux amour-propre national n'aveugle pas les peuples, si on accepte l'heureuse fatalité de la collaboration, sous le signe de la solidarité, alors seulement on pourra envisager la possibilité d'une organisation valable de la paix.

Il faut savoir accepter la conception première d'une famille humaine, passant avant la conception de la famille nationale. Du reste c'est de la multitude des familles nationales qu'est formée la famille humaine, et celle-ci, constituée elle-même de tous les hommes et de toutes les femmes, si elle voit son bonheur assuré ou, à tout le moins, sa vie assurée dans la quiétude et une certaine liberté, le problème entier est résolu.

Mais que c'est difficile ! Comment remonter, en si peu de temps, le courant des siècles et des erreurs élevées en système ? Comment surtout lutter contre le romanesque ou le sentimentalisme dont on a nourri, pendant des années et des siècles, les peuples en leur assignant, pour idéal invariable, l'amour de la patrie à l'exclusion de tout autre amour ?

La patrie, je le sais bien, est cette portion du globe où je vis, où les miens ont vécu, où la terre renferme mes morts, où le paysage est celui que je connais depuis mon enfance et que j'aime par dessus tout, où je retrouve les points de repère de toute ma vie, où je communie le plus directement avec mon semblable à qui m'unissent mille liens et mille souvenirs. Je conçois qu'il existe d'autres patries plus grandes et plus belles, mais

j'y serais certainement moins à l'aise, car je n'y aurais pas mes souvenirs, mes amitiés, mes habitudes. Mes yeux pourront s'enthousiasmer au spectacle d'horizons plus magnifiques, mais je leur préférerais quand même les horizons plus modestes qui ont été les constants témoins de mes actes et de ma liberté.

Mais cette patrie, la mienne, la vôtre, toutes les patries ne peuvent-elles vivre dans une entente compréhensive et pourquoi faut-il qu'on les oppose les unes aux autres ? La patrie a des droits sur nous, mais l'humanité aussi. Il y a une hiérarchie des droits et des devoirs et mes préférences ne peuvent pas me faire éluder mon plus sévère devoir.

En 1920 Gandhi écrivait : "Mon sentiment est que les nations ne peuvent réellement être unies, et que leurs activités ne sauraient conduire au bien commun de l'humanité entière, à moins de reconnaître expressément et d'accepter la loi familiale d'amour dans les choses nationales et internationales, en d'autres termes, dans l'ordre politique. Les nations ne peuvent être civilisées que dans la mesure où elles obéissent à cette loi". Tous les esprits qui pensent librement, je veux dire honnêtement, seront de cet avis. Dans les conversations de Yalta, de San Francisco et aujourd'hui de Postdam, c'est la même idée qui prévaut. Seulement ce qui paraît insurmontable c'est de mettre l'idée en pratique et de la traduire en réalité bienfaisante et courageuse. Cette difficulté n'est pas un mystère. Les hommes politiques n'arrivent pas à se dépouiller du vieil homme et les anciennes théories s'affublent de défroques nouvelles en gardant, malgré tout, leur nocivité. Avec de vieux morceaux qui ne s'emboîtent même plus, aurait-on la prétention de construire l'avenir ? Tout notre orgueil d'hommes libres, toutes nos espérances vont-elles se buter contre le mur ancien repeint au goût du jour ?

Ce n'est pas le courage, ce n'est même pas l'audace qui manquent aux petites nations, mais on voudrait les trouver, cette audace et ce courage, chez les autres. S'il en était ainsi, l'exaspération naturelle et légitime, qui complique la situation des petits Etats, tomberait du coup. Malheureusement nous n'en sommes pas là, et c'est avec des verres de myope que les bâtisseurs de la paix regardent l'avenir.

L'univers au lieu de se détendre, se rétracte. Est-il spectacle plus terrible que celui de tous ces peuples qui attendent en vain que les conditions de la politique générale créent à la vie des nations une dignité commune à tous ! Et ces peuples ne sont-ils pas excusables de s'enfermer dans la prison de leur patriotisme, dans l'obsession de leur indépendance et de ne pas cacher leur méfiance d'une solidarité qui, si on n'en définit pas la vraie portée, risque d'être une solidarité à sens unique ? — 15 Août 1945.

\*  
\* \*

#### PREMIER FRUIT DE LA PAIX

La victoire travailliste serait-elle un premier pas effectif dans le chemin de la paix et dans celui d'un monde meilleur ? Il est bon que la leçon vienne de Grande-Bretagne et que le renversement de la politique anglaise se soit accompli avec rapidité et courage. D'aucuns se sont lamentés sur la défaite de M. Churchill et ont voulu y voir une manifestation inattendue d'ingratitude. Nul ne met en doute que l'ancien Premier ministre fut un des artisans authentiques de la victoire et on peut être assuré que son nom entrera dans l'histoire auréolé d'une certaine gloire. Mais n'exagérons rien. La victoire est une chose, et la paix en est une autre.

et tout à fait différente. Déjà les premiers pas de M. Churchill, après la soumission de l'Allemagne, s'égarèrent sur une route dangereuse. Le conservateur qu'il est, qu'il n'a jamais cessé d'être, apparaissait soudain comme un vestige périmé d'une doctrine inacceptable à l'avenir. Lui et ses amis pensaient peut-être que ses efforts durant les cruelles années de la guerre serviraient sa campagne électorale. Or, il est bon, il est magnifique que le peuple anglais ne se soit pas laissé influencer par aucune considération sentimentale et que tout en exprimant sa gratitude envers le héros de la victoire, il ait voté contre son parti. L'exemple sera suivi n'en doutons pas, ailleurs et partout. Il y a la paix à gagner, le statut du monde à organiser, et d'une façon plus indirecte, le statut de chaque pays à redresser. Ce n'est plus avec les conservateurs ni en Grande-Bretagne, ni au dehors, qu'une telle oeuvre peut être menée à bien. Bien que les conservateurs anglais soient des démocrates, leur démocratie n'est ni assez agissante, ni assez clairvoyante pour leur faire condamner le passé des cinquante dernières années et leur faire renoncer au boulet capitaliste. Leur timidité dans la voie des réformes pouvait s'expliquer avant la guerre, alors qu'on craignait les bouleversements trop rapides. Aujourd'hui, la guerre passée, les esprits ont mûri et les hommes entendent faire respecter l'entité humaine. Le capitalisme, j'entends : le mauvais capitalisme, celui qui exploite, celui qui se nourrit des efforts de millions d'hommes, celui qui régit en souverain la politique et les hommes politiques, celui qui prétend diriger les destinées des pays, ce capitalisme-là fut toujours l'ennemi, et l'on pense bien qu'à l'heure actuelle il n'y a pas d'ennemi plus implacable. Les conservateurs étaient-ils en mesure d'apporter une main hardie sur le bastion de cette finance-là ? Étaient-ils seulement préparés à accepter la réalité nou-

velle ? Ne demeuraient-ils pas, malgré eux, les prisonniers de doctrines peut-être nécessaires jadis, mais certainement nocives désormais. Les électeurs anglais n'ont pas voté contre des hommes pour d'autres hommes, mais pour des principes contre d'autres principes. Hâtons-nous de nous en réjouir. Un vent plus salubre souffle enfin sur le monde désaxé.

Les travaillistes ne se dissimulent pas les complications de leur tâche. Ils savent bien que la route est longue et dure qui s'ouvre devant eux et ils n'ont pas la prétention absurde de tout transformer du jour au lendemain. Mais ce sont des hommes venus du peuple, qui ont mis la main à la pâte et à qui l'expérience a apporté une autorité que seule peut donner la connaissance parfaite et douloureuse des couches populaires. Cette même expérience leur a apporté aussi le sens politique, c'est-à-dire l'art, dans ce qu'il a de plus haut, de concilier les théories et, surtout, le courage de jeter bas, quand il le faut, celles de ces théories qui se sont révélées à l'usage particulièrement nuisibles.

Pourquoi faut-il que les victoires du bon sens, victoires profondément humaines et victoires inévitables, inquiètent ceux qui ont cru en l'intangibilité du passé ? On doit se réjouir, sans hésiter, de la victoire travailliste. Elle se présente comme un exemple à l'Europe qui cherche anxieusement sa voie. Puisse-t-il être suivi, puissent les conducteurs des Etats qui travaillent à l'organisation nouvelle trouver dans la leçon anglaise à la fois une direction et un idéal. N'est-ce pas à "la représentation effective de la pensée politique, des volontés et des intérêts du peuple" qu'il faut aboutir ?

Les chefs travaillistes, par le sens des réalités qu'ils ont approchées, ont l'avantage, Dieu merci, de ne pas confondre le slogan de la grandeur nationale avec

l'intérêt plus humble et plus urgent des masses. Oui, puisse la leçon anglaise profiter à tous. Ainsi seront évitées les mouvements menaçants qui risquent de se traduire, un jour ou l'autre, si la réaction prétend s'opposer à la marche des événements, par la guerre civile. Ah ! que celle-ci est encore plus détestable que les guerres de peuple à peuple, lesquelles ne sont jamais—ou ne l'étaient pas avant Hitler—dictées par la haine seule, par la volonté de semer la mort par orgueil, la mort pour la mort. La guerre civile, la guerre pour des théories déterminées, la guerre pour la défense des intérêts abominables de l'oligarchie financière, bref une mystique qui pour s'imposer a besoin que le sang coule, qui pour triompher ne recule pas devant le saccage, les ruines, le massacre systématique de la patrie, de son passé, de ses monuments, et qui, dans une égale cruauté, déchire la chair des vivants et disperse la cendre des morts, cette mystique-là comment peut-elle invoquer un titre à notre respect, et comment ne pas la détester aujourd'hui, alors que demain, elle-même forme éphémère de l'impuissance humaine, est condamnée à périr dans la honte.

Nous avons eu un avant-goût de la guerre civile par ce qui s'est passé sur le sol de la vieille Espagne, et on ne comprendrait pas que lorsqu'il s'agit de l'intérêt des hommes, de l'intérêt des peuples, on parle encore de tolérance. Si nous avons le triste courage de continuer à afficher des préférences égoïstes, c'est que nous aurions mis notre humanité à l'échelle des temps abolis.

Les hommes de gauche sont moins guidés aujourd'hui par la rigueur des doctrines que par la rigueur d'un devoir, celui de redresser, au temporel comme au spirituel, la dignité de l'homme et sa destinée. "Certes ce n'est pas, dit Maritain, l'excès d'amour qui risque d'égarer les hommes politiques, mais sans amour ni

générosité, le faux calcul et l'aveuglement sont la règle". Prenons garde que le monde a failli périr faute d'amour. Les travaillistes auront pour première tâche d'éloigner tout prétexte de haine entre les individus pour éloigner tout prétexte de haine entre les peuples. — 27 Août 1945.

\*  
\* \*

### RÉALISME OU CONFORMISME ?

Je ne suis ni pessimiste, qui est une attitude de défaite et de dépression, ni optimiste, qui est un état d'aveuglement et d'abandon. Je cherche à entrevoir le visage de l'avenir qui se forme, de cet avenir qu'on nous a dépeint sous des couleurs riantes. Mais qui ? Les hommes, les chefs qui commandent à la politique du monde. Nous ne voulons pas savoir leur part de responsabilité dans la guerre qu'ils n'ont ni prévue, ni préparée, mais nous avons le droit d'être effrayés par la paix qu'ils nous préparent.

Si nous parlons de l'avenir sans joie et sans espérance, c'est que l'avenir est toujours l'enfant du présent, et que le présent n'a rien qui puisse nous réjouir. L'enthousiasme qui a suivi l'autre guerre fait aujourd'hui défaut partout et chez tous, et l'on n'oublie pas les coûteuses leçons de la mauvaise paix de 1919 quand l'intelligence politique, dans tous les pays, donna sa démission. On dirait qu'avec des procédés différents, nous nous acheminons vers une même faillite. A quoi servirait de fermer les yeux sur la sombre réalité ? A rendre plus décevant le résultat d'un optimisme de commande, à préparer des révolutions sociales, à creuser entre les classes d'un même peuple un fossé de plus en plus profond ? La guerre qui vient de finir, les peu-

ples l'ont vécue autant avec leur chair que leur esprit, dans l'attente du bouleversement social et moral dont la guerre, précisément, n'était que la préface. Un point, dès les hostilités, semblait acquis : la condamnation d'un monde égoïste et d'un capitalisme qui avait débordé son cadre naturel. Or, nous avons payé cher de n'avoir pas eu les réactions que la vaine victoire de 1918 imposait pourtant. Et nous paierons encore plus cher les erreurs d'une paix qui serait faite sur un terrain politique plus que social ou moral. Va-t-on continuer à introduire dans la vie politique des procédés qu'une conscience simplement normale condamnerait dans la vie privée?

Les peuples, eux aussi, ont leur part de responsabilité dans l'organisation de la paix. Si celle-ci est mauvaise, ce sera leur faute autant que la faute des organisateurs. Il n'y a pas de paix faite par les peuples, mais par des chefs à qui les peuples ont le devoir de dicter leur volonté collective. Quel cercle vicieux ! Les peuples sortent de la guerre fatigués et épuisés, et ils se laissent mener avec confiance par les hommes dont la présence au pouvoir a coïncidé avec la victoire. Ceux-ci, encouragés par la docilité de la foule, vont au plus pressé et ne se soucient que de victoires diplomatiques. En attendant, l'essentiel du problème est à peine effleuré. Des promesses vagues, des formules éloquentes et obscures, des tentatives que l'on sait condamnées à l'avance, voilà ce dont le monde est gratifié. S'en contentera-t-il ? C'est probable, mais jusqu'au jour seulement, où la paix n'ayant pas payé, les peuples sentiront une fois de plus qu'ils sont les victimes d'une politique toujours la même et d'ambitions qui sont demeurées les mêmes.

Or, c'est au bouleversement inévitable, c'est aux révolutions qui devront sûrement éclater qu'il convient de penser avant tout. On dirait que les politiciens ignorent les motifs véritables qui font agir les hommes,

quand ceux-ci sont désespérés. Aussi n'hésitent-ils pas à mettre la vie en formules politiques au lieu de chercher à faire de la vie des hommes, de tous les hommes, et particulièrement des plus humbles, une vie possible et le moins démunie des conditions que réclame une vraie civilisation. Nous voulons parler d'une civilisation qui ne serait pas conçue à l'intention et dans l'intérêt des classes privilégiées, lesquelles parce qu'elles ont été longtemps privilégiées veulent le rester toujours.

Ce qu'il y a de plus humiliant c'est qu'on nous forgera, bon gré mal gré, une paix qui aura l'air de tenir. Et les hommes, hélas ! oublieux, s'en accommoderont pendant quelques années. L'humanité se laisse bercer toujours par des chimères diverses, toutes vaines et toutes puissantes et les conducteurs qui nous mènent le savent bien qui prétendent régler le sort du monde. Ils se refusent à imaginer un univers qui soit différent de celui que nous avons connu ou que nos pères ont connu avant nous. C'est la tragique méprise dont je m'étonne que nous ne soyons pas davantage effrayés.

Nous ne devons rien détester plus que l'hypocrisie politique et la lâcheté intellectuelle. Cette guerre qui n'a laissé derrière elle aucun enthousiasme, lequel d'entre nous prétendra qu'elle n'aura pas été inutile, que les sacrifices n'auront pas été stupides, que toute la lutte gigantesque n'aura pas été une pitoyable comédie si la paix doit trouver les chefs enfoncés dans leurs habitudes, leur conformisme avantageux et leurs vieux préjugés ? Est-ce qu'au fond nous ne sommes pas tous d'accord ? Ce qui est en jeu c'est moins la sécurité des pays que la sécurité de l'homme dont le destin moral et matériel constitue le plus important des problèmes.

Mais ce problème, personne n'ose l'aborder et certaines nations cherchent déjà à s'assurer des gains matériels sous le couvert des plus avilissants sophismes. — 10 Septembre 1945.

## IV.

## PIERRE JOUGUET

Le bon historien, Pierre Jouguet, doublé d'un très bon écrivain, a réuni en un volume ses discours, articles, messages du temps de guerre, du temps de la lutte où les Français Libres travaillaient loin du sol de la patrie, à la libération de la France et, déjà, à l'organisation de la nouvelle France.

J'ai lu ce livre avec la piété clairvoyante qu'on doit à un homme et un écrivain de cette qualité. Je viens de la relire en ces journées sombres, qui semblent ennuager jusqu'au ciel de cette France nouvelle que le monde appelait de ses vœux pour la justification d'un équilibre plus humain.

Si l'on pense que Pierre Jouguet, historien spécialisé, pour qui les temps passés ont été des compagnons de tous les jours et qui a su, avec une science et un charme inégalables, rendre vivante la poussière des morts, accepte à soixante-dix ans, de fermer l'encrier des travaux austères, pour mettre sa plume au service de son pays et de ce que, pour lui, représentait d'émotion, de liberté et de grandeur, ce grand pays, malgré sa défaite, malgré les trahisons, malgré tous ses malheurs — on ne peut que s'incliner.

Promu polémiste par les circonstances, il s'est révélé combattif et passionnément soucieux de justice intégrale. On ne peut que l'approuver d'avoir déserté sa tour d'ivoire et accepté résolument d'être, à sa manière, un combattant. Dans la lutte entreprise pour un

idéal il a retrouvé toute la flamme de la jeunesse, une certaine intrépidité, même une vigoureuse audace pour exprimer, sans réticence, le fond de sa pensée. C'est le propre du polémiste d'aller droit à son but, de négliger les subtilités gênantes, et d'envisager, au delà des moyens, la fin qui seule compte.

Les morceaux de circonstance, si beaux et enflammés qu'ils soient, sont marqués par l'actualité éphémère de l'heure qui les a dictés. D'autres pages sont d'une inspiration s'étendant à la France dans sa continuité et ces pages-là, on les lira avec fruit. Mais il y a surtout la préface écrite pour servir de lien aux discours, articles, messages, qui appelle de lourdes méditations.

M. Pierre Jouguet demeure, malgré tout et jusqu'au plus profond des malheurs de sa patrie, un esprit logique. La trahison est certaine, mais cette trahison n'a-t-elle pas été longtemps préparée par l'état d'une politique qui menait tout le pays à la faillite ? "La France, écrit-il, est trop clairvoyante aux fautes de ses alliés pour être tout à fait aveugle aux siennes. Mais l'on voudrait que dans la sévère recherche des causes de sa défaite, elle ne manifestât jamais plus cet esprit partisan qui envenimait ses querelles du temps de paix, et nous n'aimons guère, parce qu'une partie de ce que l'on appelle la bourgeoisie a trahi, qu'on oublie les responsabilités de ses démagogues et les entraînements de ses masses électorales. Tous, nous avons à nous renouveler. Les mots révolutionnaires ne doivent plus enivrer les uns ni terrifier les autres. Sous les mots, il faut voir la gravité des choses."

On aime à lire un tel jugement sous la plume d'un homme de pensée pour qui l'honneur de servir entraîne forcément l'honneur de lutter pour la vérité. Du reste, la vérité, une vérité sévère, une vérité rigoureusement contrôlée, peut seule refaire de la France la grande

patrie humaine qu'elle fut, et faire à la fois d'un monde aux abois, un monde cohérent et réellement civilisé.

L'étonnante vitalité d'un esprit resté jeune malgré les dures expériences, doit encore servir à des travaux moins inspirés par les circonstances que par la cause de ces circonstances. Pourquoi un historien doit-il toujours se cantonner dans le passé, et surtout un historien de cette valeur ? La recherche de la vérité est de tous les temps. Bonne pour le passé, elle peut et doit être meilleure pour le présent. Ce n'est pas une chose facile pour la France — M. Jouguet le reconnaît — que de renouer avec le meilleur de son histoire et de recoudre dans un renouvellement courageux, et par des sacrifices complets, sa magnifique unité nationale. Dès aujourd'hui, des hommes comme M. Jouguet, et bien d'autres esprits, n'ont-ils pas le droit — maintenant que voilà la France débarrassée de la trahison — de penser vigoureusement aux transformations radicales.

Les sacrifices d'amour-propre s'ils sont consentis pour un bien permanent et pour le triomphe d'un principe qui rallie — il semble, hélas ! que ce ne soit encore qu'en paroles — le monde que l'on veut meilleur, sont des sacrifices utiles, valables qui élèvent singulièrement les Puissances qui les acceptent. Ils les élèvent et leur assurent la seule vraie grandeur.

“La place que la France doit occuper, disait ces jours-ci M. Léon Blum, je ne la mesure pas par les surfaces des territoires ou les chiffres de population, mais à l'influence que nous exercerons dans la direction spirituelle du monde”. M. Jouguet faisant d'avance écho aux déclarations réalistes de l'ancien Président du Conseil écrit :

“On parle beaucoup de démocratie ; les grandes Puissances, qui font profession de la pratiquer, ont toujours eu une tendance à la réserver pour l'usage inté-

rieur, car le régime démocratique ne serait rien qu'une sottise et un scandale s'il ne garantissait pas les droits des faibles. Si la paix n'assurait pas aux nations martyres, même aux plus petites, leurs légitimes aspirations nationales, cette injustice serait une plaie mortelle au flanc du vieux monde et qui, lentement mais sûrement, finirait par tout corrompre."

C'est un privilège de la France qu'on attende d'elle plus que d'aucune autre nation, parce qu'on attend d'elle que revive sa vieille suprématie spirituelle. Son rôle, dans le déséquilibre de l'univers, n'a pas perdu son importance. Ce rôle, sous peine de mourir, elle doit le traduire par les paroles, les actes et l'exemple. C'est là sa mission.

Mais cette mission doit être aussi à l'abri des contradictions qu'elle pourrait susciter à la suite des jeux vains d'une politique sans horizon. Va-t-elle renoncer à ses amitiés sacrées et rejoindre les mauvais chemins où l'avaient entraînée les politiciens professionnels ? Je ne doute pas de la réponse de M. Jouguet. Il nous dira lui-même que ce serait une faute irrémédiable de lutter, par je ne sais quelle aberration, contre la réalité et la dignité de ces amitiés.

Prenons garde qu'en France — et ailleurs — la confusion se perpétue qui nous a valu le mécontentement et la révolte des peuples. Donnons au mot de liberté son sens vrai et à la chose sa portée réelle. La liberté de l'individu et des peuples ne doit être, nulle part, cette intolérance légale dont on a fait précisément la base de sa durée, car rien ne détruit plus sûrement l'esprit public.

M. Jouguet sera d'accord pour assigner en vue de la grandeur morale à atteindre, ses limites à la politique. Nous croyons bien sincèrement — nous qui avons gardé de la France, dégagée des scories du temps et de la basse politique, une image idéale — que les

efforts de tous les Français, réveillés d'un affreux cauchemar, ne sauraient que rendre à la France sa majesté. Ce n'est pas en persistant dans les erreurs de la veille, ce n'est pas en rejoignant les ornières de la route où l'on s'était engagé, que la France redeviendra ce qu'elle était ou ce que son histoire lui assignait d'être.

Que les Français cessent d'être hantés plus longtemps par les ombres d'une défaite qui, avant la victoire, fut la leur autant que celle des Puissances alliées. Sur la route de l'avenir toutes les possibilités restent intactes, à condition que la générosité d'esprit accepte les postulats légitimes des nations plus faibles pour en faire, mieux que par les décisions hésitantes et obscures de San Francisco, la base de l'amitié entre nations.

Il appartient désormais à tous les peuples — et je crois que c'est la pensée même de M. Jouguet, sa pensée d'historien, d'homme libre, de Français — de choisir entre le service de l'esprit et celui de la matière. On voudrait que la France fût la première à se prononcer. Elle peut prendre l'initiative de mettre fin à ses erreurs — et à celle des autres. — *11 Septembre 1945.*

\* \* \*

## LA GRÈCE EN DIFFICULTÉ

Les nations libérées ont été déçues pour avoir eu de trop grandes espérances. Etre délivré du joug allemand fut d'abord la principale préoccupation. La délivrance est venue et ce fut, pour chacune d'elles, un grand jour, mais la joie de vivre a été sans lendemain. Qu'on nous comprenne bien : ces nations accepteraient de connaître encore toutes les difficultés si c'était à recommencer pourvu que l'Allemagne haïe quittât les territoires nationaux. Mais n'étaient-ils

pas en droit, ces peuples, trop longtemps dominés par le vil oppresseur, d'espérer, non pas de revivre les jours anciens dans leur facilité miraculeuse, mais de connaître tout de même des jours paisibles, de n'être pas en quête du morceau de pain, de ne pas manquer de tout, de n'être pas de tout démunis, et de ne pas souffrir cruellement dans leur chair et leur esprit ?

Ne cherchons pas ailleurs le motif du mécontentement des nations libérées, de leurs hésitations, de leurs incertitudes, de leur déséquilibre momentané. Ne cherchons pas ailleurs, surtout, leur orientation, de plus en plus marquée à gauche. Qu'en sortira-t-il ? C'est la terrible énigme, c'est le point d'interrogation angoissant. Une menace plane sur le monde entier et sur les grandes Puissances elles-mêmes. Si elles ont une vue claire de leurs intérêts, elles doivent comprendre qu'elles peuvent ne pas être toujours à l'abri de la contagion.

La France, la Belgique, la Yougoslavie, la Grèce sont victimes d'une même légitime obsession. Elles sont libérées, mais elles ne sont pas heureuses... Elles veulent être aidées, elles veulent sortir de l'impasse où les accula la guerre — la guerre et ses développements dans la victoire. Or, nous avons le droit de penser qu'en ces heures, non moins tragiques que les heures de la guerre, la solidarité promise doit devenir un fait acquis. Le véritable amour-propre national, l'authentique patriotisme ne consistent pas dans un orgueil suffisant, ou un chatouilleux exclusivisme, mais dans la soumission au principe, et "au fait", d'une continue, d'une vigoureuse, je dirais même d'une fougueuse solidarité.

Mais la solidarité qui est le seul lien de vie entre les Puissances comme entre les individus, pourquoi s'ingénie-t-on à en faire, en le voulant ou sans le vouloir, une solidarité à sens unique ? Une équivoque est en

train de naître qui risque d'entraîner de désastreuses conséquences et de fausser, avant qu'elle ne soit née, la réalité de la paix.

N'est-il pas à tout le moins inopportun l'étonnement des grandes Puissances, pour le moment à l'abri des grandes privations et des querelles que suscitent toute nouvelle organisation politique ? La santé morale de chaque peuple est liée à la santé morale de tous. Sait-on le chemin que peut faire la pensée dans le domaine illimité de l'avenir et sait-on les ravages de cette pensée sur les esprits exaltés par la guerre et ses souffrances ? La prudence s'impose, plus particulièrement à ceux à qui incombent dans le monde encore informe né à San-Francisco, la direction et la responsabilité. Ce qu'il faut c'est la charité d'esprit, un effort sincère de compréhension.

Je ne peux, songeant à la Grèce et à ses souffrances toujours actuelles, que m'attrister des critiques trop facilement et peut-être trop légèrement adressées. Elle est en proie à une crise aiguë de renouvellement et cette crise s'aggrave du fait que les souffrances de la paix suivent le rythme des souffrances de la guerre. Quoi de plus légitime qu'elle veuille organiser la sécurité de ses frontières en même temps que la sécurité d'un régime intérieur démocratique ?

Ne perdons pas de vue que la Grèce, nation méditerranéenne, a la hantise de la politique — comme d'ailleurs tous les pays méditerranéens. Qu'est-ce à dire, sinon que les jeux de la politique lui apparaissent comme la manifestation la plus explicite de la vie collective ? Aujourd'hui même elle veut, au plus fort de la gestation du monde nouveau, évoluer selon son tempérament, ses traditions et ses particularités, et ainsi dessiner son visage social. Pourquoi méconnaître ce qu'il y a de pathétique dans cet effort national ? Tout mouvement, quel qu'il soit, a ses faiblesses et à la fois ses gran-

deurs et ses misères. Mais un certain enthousiasme est toujours à la base de tels efforts.

Le bouillonnement de vie, l'excitation expansive méritent mieux que l'ironie ou un haussement d'épaules. Nul, plus que la Grèce, n'a droit à notre admiration et à notre reconnaissance. Allons-nous oublier qu'aux heures effroyables de la lutte, le monde entier se tournait vers elle comme vers le signe de ralliement dans le courage et l'honneur ? Parmi tous les pays qui ont connu le joug ennemi, la Grèce fut un des plus courageux, des plus dignes. S'il est bon de le rappeler, il serait meilleur qu'on n'oubliât jamais qu'une petite nation a, en acceptant le combat disproportionné et en s'y livrant de toute son âme, atteint le sommet de l'héroïsme. C'est le devoir élémentaire de chaque homme, pour qui l'honneur compte, de réclamer pour les Puissances libérées et avant tout pour la Grèce une aide continue et une longue patience. Dans la lutte, la Grèce a apporté sa part entière de sacrifices. Nous avons tous été, en quelque sorte, ses obligés dans la guerre, comme nous l'avons été, déjà, dans le passé d'une histoire qui donna au monde les plus hautes leçons d'humanité. — 16 Septembre 1945.

GEORGES DUMANI

(à suivre)

# “AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

---

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

**L.E. 6.200.000**

---

**Total des Réserves**

**L.E. 1.145.000**

---

**TOUTES ASSURANCES**

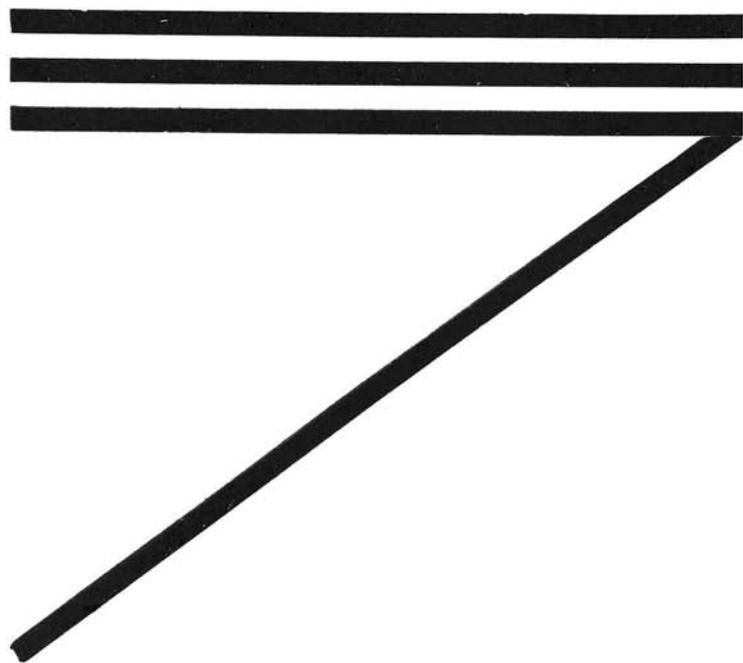
VIE — ACCIDENTS — INCENDIE  
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

---

Quiétude et Sécurité par les Polices

**“AL CHARK”**

# The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

**PIERRE JOUGUET**

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE  
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

**ÉTIENNE DRIOTON**

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

**GASTON WIET**

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

**BERNARD DES ESSARDS**

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

**Capitaine BOUCHARD**

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

**VLADIMIR VIKENTIEV**

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

**TAHA HUSSEIN**

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

**TEWFIK EL HAKIM**

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

**GEORGES DUMANI**

LA PAIX DU SOIR (*roman*)      VUES SUR LA GUERRE

**MAHMOUD TEYMOUR**

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

**CAPITAINE G...**

UN TÉMOIGNAGE

**GASTON BERTHEY**

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET  
(5, Rue Adel Abou Bakr—Zamalek—Le Caire), pour  
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-  
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le  
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

---

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

*N.B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.